



**HAL**  
open science

# Graphie, syntaxe et théonymie des pocola deorum

Hugo Blanchet

► **To cite this version:**

Hugo Blanchet. Graphie, syntaxe et théonymie des pocola deorum. Emmanuel Dupraz; María José Estarán Tolosa; Michel Aberson. Des mots pour les dieux Dédicaces cultuelles dans les langues indigènes de la Méditerranée occidentale, 8, Peter Lang CH, 2021, Etudes genevoises sur l'Antiquité, 9783034334013. 10.3726/b17152 . halshs-03707126

**HAL Id: halshs-03707126**

**<https://shs.hal.science/halshs-03707126>**

Submitted on 26 Jul 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**EGeA**

VOL.8

MARÍA JOSÉ ESTARÁN TOLOSA /  
EMMANUEL DUPRAZ / MICHEL ABERSON (éds)

**DES MOTS  
POUR LES DIEUX  
DÉDICACES  
CULTUELLES DANS LES  
LANGUES INDIGÈNES  
DE LA MÉDITERRANÉE  
OCCIDENTALE**



PETER LANG



UNIVERSITÉ  
DE GENÈVE

FACULTÉ DES LETTRES  
Département des sciences  
de l'Antiquité

Les dédicaces cultuelles sont un des principaux genres épigraphiques dans la plupart des langues de l'ouest du bassin méditerranéen antique, y compris dans les langues d'attestation fragmentaire. Le présent volume, issu d'un colloque tenu à l'Academia Belgica à Rome les 18 et 19 mai 2017, est consacré à la visée pragmatique de ces textes, qui commémorent un acte de communication avec la divinité, tout en s'adressant à des êtres humains, en général membres de la même collectivité que l'auteur de l'acte culturel commémoré. Nous souhaitons montrer la diversité des situations attestées dans l'ouest de l'aire méditerranéenne, à la fois ouverte aux échanges et extrêmement riche en cultures épigraphiques distinctes avant la généralisation des modèles latins.

María José Estarán Tolosa est chercheuse *Ramón y Cajal* à l'Université de Saragosse. Ses principaux intérêts scientifiques portent sur le bilinguisme dans l'Antiquité, la latinisation et la reprise de modèles culturels romains par les populations de l'Europe ancienne.

Emmanuel Dupraz est professeur chargé de cours à l'Université libre de Bruxelles (chaire de latin) et directeur d'études cumulant à l'École pratique des hautes études, Paris (direction d'études de philologie italique). Ses recherches sont consacrées aux langues italiques et celtiques de l'Antiquité et aux sociétés qui les parlaient et les écrivaient.

Michel Abersson enseigne l'Histoire ancienne à l'Université de Lausanne et collabore à la rédaction de *L'Année épigraphique*. Ses recherches portent principalement sur l'épigraphie latine, l'Histoire de l'Italie préimpériale et l'Histoire des Alpes dans l'Antiquité.

**DES MOTS POUR LES DIEUX  
DÉDICACES CULTUELLES DANS LES LANGUES INDIGÈNES  
DE LA MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE**

This is a personal reading copy for the author of this published work and limited to personal use only. It is imperative to respect the publisher's repository policy and copyright restrictions ([www.peterlang.com/howtoshare](http://www.peterlang.com/howtoshare)). Any use outside this policy and especially any commercial use is a violation of law.

# EGeA

VOL. 8

**Direction :** Lorenz E. Baumer, Philippe Collombert

**Comité scientifique :** Michel Aberson (Universités de Lausanne et de Genève),  
Miroslav Novak (Universität Bern), Joachim Quack (Universität Heidelberg),  
François Queyrel (EPHE, Paris)

This is a personal reading copy for the author of this published work and limited to personal use only. It is imperative to respect the publisher's repository policy and copyright restrictions ([www.degruyter.com/howtoshare](http://www.degruyter.com/howtoshare)). Any use outside this policy and especially any commercial use is a violation of law.

MARÍA JOSÉ ESTARÁN TOLOSA  
EMMANUEL DUPRAZ  
MICHEL ABERSON (éds)

# DES MOTS POUR LES DIEUX

DÉDICACES CULTUELLES  
DANS LES LANGUES INDIGÈNES  
DE LA MÉDITERRANÉE  
OCCIDENTALE

This is a personal reading copy for the author of this published work and limited to personal use only. It is imperative to respect the publisher's repository policy and copyright restrictions ([www.peterlang.com/howtoorder](http://www.peterlang.com/howtoorder)). Any use outside this policy and especially any commercial use is a violation of law.



**PETER LANG**

Bern · Berlin · Bruxelles · New York · Oxford · Wien

**Information bibliographique publiée par « Die Deutsche Nationalbibliothek »**  
« Die Deutsche Nationalbibliothek » répertorie cette publication dans la « Deutsche Nationalbibliografie » ; les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur Internet sous <http://dnb.d-nb.de>.

Nous remercions les institutions, les fondations et les associations qui ont soutenu le colloque et/ou la publication de ce volume :



**EEHAR**  
Escuela Española de Historia  
y Arqueología en Roma - CSIC

**éfp**  
Histoire  
Archéologie  
Sciences sociales

**cost**  
EUROPEAN COOPERATION  
IN SCIENCE AND TECHNOLOGY

**DELAW**  
Ancient European Languages and Writings



**UNIÓN EUROPEA**  
Fondo Social Europeo  
El FSE invierte en tu futuro



**GRUPO HIBERUS**  
GOBIERNO DE ARAGÓN



ISSN 2296-8628 • ISBN 978-3-0343-3401-3 (Print)  
E-ISBN 978-3-0343-3849-3 (E-PDF) • E-ISBN 978-3-0343-4028-1 (EPUB)  
E-ISBN 978-3-0343-4029-8 (MOBI) • DOI 10.3726/b17152

Cette publication a fait l'objet d'une évaluation par les pairs.

@Peter Lang Group AG  
Editions scientifiques internationales  
Berne 2021

Tous droits réservés.

Cette publication est protégée dans sa totalité par copyright.  
Toute utilisation en dehors des strictes limites de la loi  
sur le copyright est interdite et punissable sans le consentement  
explicite de la maison d'édition. Ceci s'applique en particulier pour  
les reproductions, traductions, microfilms, ainsi que le stockage  
et le traitement sous forme électronique.

[www.peterlang.com](http://www.peterlang.com)

## Table des matières

MARÍA JOSÉ ESTARÁN TOLOSA, EMMANUEL DUPRAZ, MICHEL ABERSON Les dédicaces cultuelles dans les langues indigènes de la Méditerranée occidentale. Introduction	7
<i>I. Dedicaces de la péninsule italienne</i>	
ENRICO BENELLI La pietra, la ceramica, il bronzo. Tradizioni locali nell'epigrafia sacra etrusca?	15
HUGO BLANCHET Graphie, syntaxe et théonymie des <i>pocola deorum</i>	21
CRISTINA GIRARDI, SIMONA MARCHESINI Le forme della pluralità divina nell'Italia preromana. <i>Prolegomena</i> per una tipologia	35
DANIELE F. MARAS Sulle tracce del culto della dea <i>Pupluna/Pöpulōna</i>	61
KATHERINE McDONALD The dedications to Reitia and the epigraphic visibility of women in Este and the Veneto	79
DAVID NONNIS Forme di devozione nel Lazio medio-repubblicano: l'epigrafia "minore"	97
PAOLO POCCHETTI Le dediche votive osche su elmi	121
<i>II. Dedicaces de l'Afrique du Nord</i>	
MARIA GIULIA AMADASI GUZZO Formule votive fenicie	149
LENNART GILHAUS Religion, Language and Integration – Epigraphical Dedications in North Africa in the Late Hellenistic and Early Imperial Periods	167
<i>III. Dedicaces de la péninsule ibérique</i>	
FRANCISCO BELTRÁN LLORIS Monumentalización y epigrafía religiosa en la Hispania tardorrepublicana	181

JOAN FERRER I JANÉ Panorama actual de la epigrafía rupestre ibérica	197
FRANCISCO MARCO SIMÓN From the Botorrita Bronze to Peñalba de Villastar: Celtiberian religious epigraphy in a landscape of cultural change	221
VÍCTOR SABATÉ VIDAL In search of religious inscriptions on Iberian lead tablets	241
IGNACIO SIMÓN CORNAGO El verbo <i>scribo</i> en las inscripciones lusitanas y en la epigrafía latina	261
JOSÉ MARÍA VALLEJO Divinidades y dedicatorias religiosas en Hispania occidental: lo que la lingüística (y otras ciencias) pueden decir sobre funciones teonímicas	279
JAVIER VELAZA FRÍAS La epigrafía religiosa en el mundo ibérico	295
<i>IV. Dédicaces des Gaules et des Germanies</i>	
MICHEL ABERSON, ROMAIN ANDENMATTEN, STEFANIA CASINI, ANGELO E. FOSSATI, RUDOLF WACHTER Entre Celtes et Romains : la dédicace à Poeninos du Mur (dit) d'Hannibal	309
EMMANUEL DUPRAZ Le texte gaulois <i>RIG</i> , L-13 et la notion de dédicace aux dieux et aux hommes	333
WERNER ECK Die Ubier und ihre autochthone Religion	353
MARÍA JOSÉ ESTARÁN TOLOSA La forma verbal <i>ieuru</i> en las dedicatorias religiosas galas	363
<i>V. Une approche transversale</i>	
GABRIELA DE TORD BASTERRA Los soportes de la epigrafía religiosa en lenguas locales del Occidente Mediterráneo	387

MARÍA JOSÉ ESTARÁN TOLOSA, EMMANUEL DUPRAZ, MICHEL ABERSON

# Les dédicaces cultuelles dans les langues indigènes de la Méditerranée occidentale.

## Introduction

Les dédicaces cultuelles représentent un genre épigraphique bien connu et bien étudié. En effet, les trente dernières années ont vu la publication de deux volumes d'actes de colloques centrés sur ce genre de textes. Le premier, un impressionnant volume portant le titre *Anathema. Regime delle offerte e vita dei santuari nel mondo antico* (*ANATHEMA*), a été publié en 1990 par l'Université de Rome – la Sapienza, à la suite d'un colloque organisé en juin 1989 par le département des Sciences de l'Antiquité de cette même université. Cet ouvrage contient des contributions relatives aux catégories d'offrandes dans les régions orientales et occidentales de la Méditerranée, de la Préhistoire à la fin de l'Antiquité. Certains chapitres sont dédiés à l'épigraphie et on peut y lire de remarquables contributions dues à des spécialistes de premier plan dans le domaine des inscriptions votives, en particulier latines républicaines, étrusques, grecques et puniques. Le second volume, publié en 2009 par John Bodel et Mika Kajava sous le titre *Dediche sacre nel mondo greco-romano. Diffusione, funzioni, tipologia* (BODEL & KAJAVA 2009), contient les actes du congrès qui s'est tenu à l'*Institutum Romanum Finlandiae* et à l'*American Academy in Rome* en avril 2006. Cet ouvrage très riche, organisé par thèmes transversaux, commence par une excellente première partie visant à définir la notion de dédicace cultuelle ainsi qu'à proposer une typologie à ce sujet, puis continue par différents chapitres dédiés à la réglementation du culte, à des études particulières sur divers lieux de cultes, à la pratique cultuelle et, pour terminer,

à des textes « mineurs » et à des dédicaces d'offrandes brèves et destinées à ne pas être exposées publiquement.

Onze ans après la publication de ce dernier ouvrage, nous reprenons ici la réflexion relative aux inscriptions adressées à des divinités, en gardant à l'esprit les contributions réunies dans ces deux ouvrages remarquables, mais en tentant d'apporter notre propre vision sur ce sujet. Il s'agit en effet pour nous d'accorder davantage d'importance aux textes rédigés dans les langues épichoriques, dont certains peuvent être attribués à une période antérieure à l'expansion de l'Empire romain et d'autres à la période même d'évolution vers la latinisation, au cours de laquelle on assiste sans aucun doute à une transition en termes de religions et de cultes, aspects que les deux ouvrages mentionnés précédemment n'évoquent pas spécifiquement. Dans le présent ouvrage, nous donnons également une place importante à la réflexion sur l'influence que les cultures épigraphiques grecque et romaine peuvent avoir exercée sur ces ensembles de dédicaces en langues locales, puisque, dans de nombreux cas, ces deux habitus épigraphiques majeurs ont stimulé la production de nombreux types d'inscriptions, et en particulier des dédicaces cultuelles. En définitive, ces modèles ont encouragé l'usage de l'écrit pérenne dans la communication avec le divin alors qu'auparavant c'était la communication orale qui était utilisée de manière prépondérante.

Ce volume traite donc, comme mentionné, des dédicaces cultuelles, textes ressortissant au

vaste genre épigraphique des *tituli sacri*, auquel appartiennent également d'autres sous-genres de l'épigraphie religieuse, comme les « *leges sacrae* », les prières qui paraissent avoir été écrites par les *sacerdotes* eux-mêmes, les calendriers ou les réglementations relatives au culte, inscrites, par exemple, sur des autels.

Malgré la vaste bibliographie traitant du genre épigraphique qui nous concerne, la définition du terme à employer pour désigner les inscriptions qui s'y rattachent demeure un problème ouvert. Compte tenu des connotations que le mot *religiosus* revêt en latin, désignant ce qui appartient déjà à la divinité – ce qui ne serait pas pertinent dans un contexte de dédicace<sup>1</sup> – nous avons pris le parti d'éviter des termes tels que « dédicaces religieuses » ou « dédicaces sacrées » pour leur préférer ici celui de « dédicaces cultuelles », *a priori* plus neutre.

Les chercheurs qui se sont intéressés à l'épigraphie religieuse, en particulier dans les langues vernaculaires, conviendront qu'il est difficile d'identifier une « dédicace cultuelle ». On trouve bien sûr des exemples très clairs dans lesquels un dévot communique avec la divinité pour présenter une offrande ; mais d'autres inscriptions sont bien moins limpides, et nous ne pouvons pas toujours être sûrs, en nous fondant sur les seuls critères textuels, que tel ou tel texte ait pour but de renvoyer à une forme de communication avec une divinité. C'est pourquoi les critères d'identification des « dédicaces cultuelles » sont nombreux et divers dans la bibliographie scientifique.

Dans de nombreuses occasions, des définitions ont été proposées en relation avec la présence dans le texte d'éléments spécifiques, en particulier de théonymes<sup>2</sup>. Mais on sait aujourd'hui qu'il s'agit là d'une définition très réductrice, puisqu'on connaît à ce jour d'autres types de textes qui contiennent des théonymes sans pour autant être des dédicaces – comme l'indication, au nominatif, d'une divinité sur un piédestal : ce sont plutôt des indications relatives au culte. Au

contraire, de nombreux textes de dédicaces ne mentionnent pas de théonyme, comme on le voit par exemple dans le groupe, bien fourni encore que difficilement quantifiable, des dédicaces consistant en d'anciennes marques de propriété écrites sur des objets qui ont par la suite été placés dans des dépôts d'offrandes.

En tout état de cause, il ne nous semble pas adéquat de définir une dédicace cultuelle sur la base de seuls critères textuels ; il nous paraît préférable de la définir par sa fonction pragmatique. Les dédicaces cultuelles sont des textes ressortissant à la sphère sacrée qui impliquent presque toujours une double voie de communication : verticale (de l'individu à la divinité) et aussi horizontale (de l'individu aux autres lecteurs potentiels).

Cette fonction pragmatique (renvoyer à la communication de l'individu avec la divinité) peut être perçue par nous – historiens, linguistes, philologues et épigraphistes – au travers d'un ensemble de critères que nous devons évaluer, et c'est à ce moment-là seulement que nous pouvons commencer à valoriser ces éléments textuels et contextuels. Par ailleurs, comme on le verra tout au long de ce volume, ces critères varient d'une culture épigraphique à l'autre en dépit de l'existence de caractéristiques communes (dues dans certains cas à des phénomènes de contact linguistique, religieux ou culturel au sens large du terme) ; c'est là que réside, à notre avis, l'intérêt d'un ouvrage tel que celui que nous proposons ici. Une dédicace inscrite représente très fréquemment l'unique témoignage d'un sacrifice, d'une prière ou d'une offrande, dont il ne reste le plus souvent plus d'autre trace matérielle ; mais on rappellera aussi que la dédicace écrite n'est pas l'unique moyen de laisser la trace d'une communication avec une divinité, loin s'en faut, comme en témoignent les ex-votos anthropomorphiques, anatomiques ou appartenant encore à d'autres types. Le fait qu'un individu veuille se rapprocher du divin peut être dû à différentes raisons, qui sont répertoriées et documentées dans les pages qui

1 BODEL 2009. Les problèmes liés à l'usage du terme *religio* dans les études modernes portant sur les religions antiques sont mis en relief par PIRENNE-DELFORGE & SCHEID 2013, p. 309–314.

2 Voir POCETTI 2009, p. 45–46. On trouve dans cette étude la reprise des définitions des dédicaces religieuses par Guarducci et par Cagnat, où figure comme critère la présence de théonymes.

suivent : la demande ou le remerciement pour une faveur accordée, l'acquiescement d'un vœu, une offrande sous la forme d'un bien éphémère ou, au contraire, d'un édifice ou d'un objet de culte. Eu égard à cette diversité et aussi à celle des sociétés et des époques que nous prenons en compte, la démarche proposée ici vise à mettre en commun les caractéristiques principales de ce type particulier d'inscriptions, qui est présent dans toutes les cultures épigraphiques de l'Europe et de l'Afrique du Nord. L'ouvrage est divisé en quatre parties selon des critères géographico-culturels ; à l'intérieur de chaque partie nous suivons l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, classement arbitraire dont nous sommes conscients des limites, mais qui a du moins l'avantage d'éviter de suggérer des appariements peut-être discutables.

La première partie, consacrée aux dédicaces provenant de la péninsule italique, contient plusieurs chapitres monographiques consacrés à différentes aires et différents types de textes et deux chapitres transversaux.

E. Benelli est l'auteur du chapitre dédié aux dédicaces religieuses étrusques (environ 300, un nombre relativement faible en comparaison avec le nombre total de 11.000 textes étrusques connus) ; il centre sa démarche sur une idée principale : malgré la multiplicité des traditions culturelles et épigraphiques propres au *nomen Etruscum*, l'épigraphie à caractère sacré fait partie des rares éléments qui peuvent être définis comme pan-étrusques.

À mi-chemin entre les domaines sabellique et latin, H. Blanchet étudie une catégorie particulièrement intéressante d'offrandes inscrites, celle des *pocola deorum*, tant du point de vue épigraphique que syntaxique, formulant une hypothèse relative à la nature des divinités auxquelles ces offrandes étaient destinées.

Dans une perspective transversale, C. Girardi et S. Marchesini approfondissent le thème des divinités multiples ou grammaticalement plurielles documentées dans les ensembles épigraphiques préromains d'Italie. Elles en présentent également un classement typologique : théonymes qui se réfèrent aux entités divines en général ou à des divinités déterminées ; parmi ces derniers, on

différenciera les dieux des confins et les divinités mères, les théonymes comportant des nombres, les triades, et enfin les théonymes caractérisés par la dualité et les divinités pluriformes.

La contribution de D. F. Maras, pour sa part, porte sur le monde latino-sabellique et suit les traces du culte de la déesse *Pupluna/Pöpulōna* : l'auteur explore les hypothèses d'une origine sabellique ou romaine (ou les deux), à travers une analyse des sources littéraires, épigraphiques (osques et latines) et même topographiques, et fournit une étude de la romanisation ou « sabellisation » subséquente de ce culte.

K. McDonald, quant à elle, propose une étude monographique sur la *literacy* des femmes en Vénétie, en se focalisant sur la documentation épigraphique du sanctuaire de Reitia à Este. En effet, on a trouvé dans ce sanctuaire un type précis d'ex-votos, les tablettes et stylets, offertes à la divinité principalement par des femmes, ce qui constitue le témoin symbolique du haut degré d'alphabétisation de celles-ci.

Le chapitre relatif à l'épigraphie latine médio-républicaine (IV<sup>e</sup>- III<sup>e</sup> siècles av. J.-C.) a été rédigé par D. Nonnis qui, s'appuyant sur un très important corpus épigraphique, réunit les dédicaces culturelles qui ressortissent à l'« épigraphie mineure » de la rive gauche du Tibre. Ces textes, certes peu spectaculaires d'aspect mais très précieux comme sources historiques dans le domaine des pratiques culturelles latines, ont été inscrits sur des objets que l'on appelle communément *instrumentum domesticum* et dont l'immense majorité est constituée de céramiques de tous types, fragmentaires ou non, portant des inscriptions incisées ou peintes avant ou après la cuisson, auxquelles s'ajoutent quelques pointes de lance, des vases métalliques, des gobelets et des passoires.

P. Poccetti, enfin, est l'auteur d'une contribution transversale où il propose une analyse des textes sabelliques inscrits sur des casques, et où il les confronte à des inscriptions de même type provenant d'autres cultures épigraphiques contemporaines, la grecque, la latine et l'étrusque. La deuxième partie du volume présente deux contributions traitant des dédicaces phénico-puniques.

Dans la première, M. G. Amadasi Guzzo propose un remarquable survol de l'évolution des formules votives phéniciennes, reprenant et réactualisant l'article qu'elle avait publié il y a trente ans dans les actes du colloque *Anathema*, lequel faisait jusqu'ici figure de référence sur cette question. Cette nouvelle synthèse englobe ainsi dix siècles de l'épigraphie phénicienne, qui s'étend des deux côtés de la Méditerranée, de l'Orient (Byblos, Sidon, Chypre) à l'Occident. L'auteure met en évidence une donnée intéressante : la frappante rigidité des formules cultuelles de l'épigraphie phénicienne dans des contextes qui diffèrent entre eux.

Quant au chapitre signé par L. Gilhaus, il propose une brillante analyse du phénomène de multilinguisme que l'on peut constater dans l'ensemble des dédicaces religieuses de l'Afrique du Nord, avec un regard centré en particulier sur plusieurs villes de l'actuelle Algérie (Thugga, Mactar, Hippo Regius), où se rencontraient trois langues en usage à la même époque (latin, punique et libyque).

Le troisième ensemble de contributions est dédié à la péninsule ibérique. Les travaux de J. Ferrer, V. Sabaté et J. Velaza se rapportent à l'espace linguistique proprement ibère alors que ceux de F. Marco, I. Simón et J. M. Vallejo traitent de l'Hispanie indo-européenne. F. Beltrán, quant à lui, brosse un tableau de l'épigraphie latine républicaine de la péninsule dans son ensemble. F. Beltrán met en contexte l'épigraphie latine cultuelle de l'Hispanie à date tardo-républicaine. Dans son chapitre, il expose les différences perceptibles entre l'épigraphie religieuse de l'Hispanie *Citerior* et celle de l'*Vlterior*, deux provinces présentant dans certains cas des comportements épigraphiques opposés. La plus significative de ces différences repose sur la présence (dans la *Citerior*) ou l'absence (dans l'*Vlterior*) d'épigraphie religieuse à caractère public et monumental.

J. Ferrer approfondit le sujet de l'épigraphie ibère rupestre, l'une de celles dont le corpus s'est accru le plus significativement depuis la publication des *Monumenta Linguarum*

*Hispanicarum* de J. Untermann, qui constituait la première édition critique complète des textes paléohispaniques (1975–1997). Une caractéristique particulièrement intéressante de cet ensemble est que, peut-être, une grande partie des textes ibériques incisés sur les roches de la Cerdagne sont de caractère cultuel.

F. Marco, quant à lui, étudie les deux témoignages épigraphiques les plus significatifs de l'aire celtibère en matière religieuse – le premier Bronze de Botorrita (Saragosse) et les gravures rupestres de Peñalba de Villastar (Teruel) – en les situant dans leur contexte documentaire, religieux et historique.

Les inscriptions ibères sur lamelles de plomb sont surtout intelligibles à travers une exégèse externe, en raison des connaissances restreintes que nous avons actuellement de la langue ibère. V. Sabaté met en perspective les données archéologiques relatives au support de ces objets en plomb et, dans la mesure du possible, les données textuelles, pour proposer une sélection plausible de textes ibères à caractère cultuel écrits sur ce type de matériau.

I. Simón, pour sa part, centre son chapitre sur le verbe *scribo*. Ce verbe apparaît dans deux des inscriptions lusitaniennes qui présentent un premier énoncé en latin, et c'est là une caractéristique particulière de la Lusitanie. Après avoir mis ces inscriptions dans leur contexte originel et analysé l'usage du verbe *scribo* dans l'épigraphie latine (dans laquelle l'auteur percevait plusieurs sens pour *scribo*), I. Simón suggère que l'utilisation de ce verbe pourrait être directement liée au fait que la majeure partie de la Lusitanie était sans écriture, raison pour laquelle *scribo* a pu occuper une place aussi significative dans les deux inscriptions citées.

J. M. Vallejo propose une intéressante réflexion méthodologique sur la linguistique appliquée à l'onomastique de l'ouest de la péninsule, ainsi que sur les possibilités qu'offrent ses méthodes pour l'histoire des religions de l'Hispanie indo-européenne. Étant donné que les sources dont nous disposons sur les divinités hispaniques sont majoritairement textuelles, l'épigraphie constitue

pratiquement l'unique apport documentaire à ce sujet, et la linguistique s'est révélée l'outil le plus utilisé pour les comprendre, au point qu'un usage abusif en a parfois été fait, en attribuant d'emblée des caractéristiques précises à ces divinités sur la seule base d'étymologies parfois douteuses.

La contribution de J. Velaza expose les difficultés que rencontrent les spécialistes de la langue ibère pour identifier les inscriptions de type cultuel, et signale qu'en dépit d'importantes avancées en la matière ces dix dernières années, la paléohispanistique reste très dépendante d'éléments externes au texte lorsqu'il s'agit d'identifier une inscription à caractère sacré.

La dernière partie de l'ouvrage est constituée de contributions dédiées aux mondes gaulois et germanique.

Le célèbre dossier des inscriptions celtiques *ieuru* se voit enrichi par la publication d'une inscription nouvelle, découverte en 2005 et présentée ici pour la première fois de manière complète et circonscrite par M. Aberson, R. Andenmatten, S. Casini, A. E. Fossati et R. Wachter. Ce texte, gravé au fond d'une petite construction attenante à la fortification, très probablement tardorépublicaine, du « Mur (dit) d'Hannibal », dans les Alpes du Valais suisse, contient une forme encore inédite du verbe *ieuru* dans une dédicace qui s'adresse au dieu Poeninos. Écrite dans l'alphabet de Lugano, celle-ci constitue l'unique témoin de ce type de dédicaces culturelles dans ce système d'écriture.

L'étude d'E. Dupraz a pour point de départ la dédicace gauloise bien connue *RIG, L-13*, qui contient elle aussi le lexème *ieuru*. L'auteur commente la difficulté que pose la présence vraisemblable de plusieurs dédicataires, les uns divins et les autres humains, dans ce texte comme dans d'autres inscriptions des aires de langue gauloise, et s'attache à comprendre comment il est possible de dédier un même objet à des destinataires de statut aussi profondément différent que des dieux et des hommes.

Quant à la contribution de W. Eck, elle est consacrée à la religion des *Vbii*, et plus précisément au très intéressant ensemble des dédicaces consacrées

aux *Matronae* de la *Germania Inferior*. Bien que cet ensemble présente des caractéristiques formelles tout à fait romaines, on y repère des interférences linguistiques et graphémiques d'origine locale de par la présence d'épiclèses telles que *Vatuims*, *Aflims* ou *Saitchamims*, et d'un signe étranger à l'alphabet latin classique, marquant l'aspiration (« halbes H »).

M. J. Estarán Tolosa, enfin, propose une nouvelle étude d'ensemble des inscriptions celtiques dans lesquelles figure le verbe *ieuru*, cité dans deux des chapitres précédents. Ce verbe est traditionnellement associé aux dédicaces culturelles. Prenant appui sur un dossier mis à jour des inscriptions qui présentent ce lexème (y compris l'inscription éditée par M. Aberson *et al.*), elle conclut que *ieuru* ne signifie pas « consacrer » mais plutôt « dédier » quelque chose, pas exclusivement à des divinités mais aussi à des personnages humains ; il n'est par conséquent pas légitime d'attribuer d'emblée à un contexte religieux les inscriptions qui présentent cette forme verbale en l'absence d'autres arguments qui confirment une telle interprétation, comme par exemple le contexte archéologique ou la mention explicite de théonymes.

Enfin l'ouvrage se termine par une étude transversale due à G. De Tord Basterra. Complète et amplement documentée, celle-ci porte sur les supports de l'épigraphie à caractère cultuel dans les langues locales des provinces occidentales de l'Empire romain, permettant au lecteur de prendre la mesure des différences et des ressemblances que l'on constate dans l'usage de la pierre, du métal et de la céramique pour communiquer avec la divinité.

Le livre que nous présentons ici constitue les actes du congrès international *Parole per gli dèi. Dedicche religiose in lingue epicoriche del Mediterraneo Occidentale* qui s'est tenu à l'Academia Belgica de Rome, les 18 et 19 mai 2017. À l'exception de celles de P. Poccetti, de M. Aberson *et al.* et de G. De Tord Basterra, toutes les contributions qui s'y trouvent recueillies résultent de communications présentées lors de ce congrès.

Le colloque *Parole per gli dèi* a pu se tenir grâce au projet Marie Skłodowska-Curie (Individual Fellowship) *Ancient Religious Dedications in the Western Mediterranean Basin* (ARD-West, GA n° 654731), développé à l'Université libre de Bruxelles par María José Estarán Tolosa et Emmanuel Dupraz. Dans ce cadre, la collaboration avec l'Academia Belgica, l'Escuela Española de Historia y Arqueología en Roma et l'École française de Rome s'est également révélée très précieuse. La publication de ce volume a été principalement financée par le projet MSCA déjà mentionné *ARD-West*, le « grupo Hiberus » (Universidad de Zaragoza) et le contrat de recherche Ramón y Cajal no. RYC2018-024089-I (Fonds Social Européen / Agencia Estatal de Investigación); et a pu bénéficier de l'aide du réseau COST *Ancient European Languages and Writings* (IS1407) ainsi que de l'appui du projet *El final de las lenguas paleohispánicas* (MINECO FFI2015-63981-C3-3). Nous remercions aussi les *Études genevoises sur l'Antiquité*, qui ont bien voulu accueillir ce volume en leur sein.

María José Estarán Tolosa

<mjestaran@unizar.es>

Emmanuel Dupraz

<Emmanuel.Dupraz@ulb.ac.be>

Michel Aberson

<Michel.Aberson@unil.ch>

## Bibliographie

### ANATHEMA

*Anathema. Regime delle offerte e vita dei santuari nel mondo antico. Atti del convegno internazionale 15–18 giugno 1989 (= Scienze dell'Antichità, Storia, Archeologia, Antropologia 3–4)*, Roma, 1989.

### BODEL 2009

BODEL (J.) – « 'Sacred dedications': a problem of definitions », in : BODEL & KAJAVA 2009, p. 17–30.

### BODEL & KAJAVA 2009

BODEL (J.), KAJAVA (M.) (eds.) – *Dediche sacre nel mondo greco-romano. Diffusione, funzioni, tipologie – Religious Dedications in the Greco-Roman World. Distribution, typology, use. Institutum Romanum Finlandiae, American Academy in Rome. 19–20 aprile 2006*, Roma, 2009.

### PIRENNE-DELFORGE & SCHEID 2013

PIRENNE-DELFORGE (V.), SCHEID (J.) – « Qu'est-ce qu'une mutation religieuse ? », in : L. BRICAULT, C. BONNET (eds.) – *Panthée. Religious transformations in the Graeco-Roman Empire*, Leiden/Boston, 2013, p. 309–314.

### POCETTI 2009

POCETTI (P.) – « Paradigmi formulari votivi nelle tradizioni epicoriche dell'Italia antica », in : BODEL & KAJAVA 2009, p. 43–94.

HUGO BLANCHET

## Graphie, syntaxe et théonymie des *pocola deorum*

Les *pocola deorum* constituent une série d'objets en céramique d'Italie centrale, datés du III<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., et caractérisés, à l'exception de quelques variations que nous étudierons également, par la présence d'une inscription constituée d'un théonyme au génitif suivi du nom *pocolo(m)*. La cohérence des particularités graphiques de ces inscriptions, certes en partie imputables à leur caractère cursif, semble cependant attester un latin non standard, du moins par rapport au latin de Rome de la même époque, lequel reste cependant difficile à reconstituer au vu du faible nombre d'inscriptions, essentiellement monumentales. De même, l'emploi du génitif avec des théonymes n'est pas commun dans le monde romain et pose tant la question de l'origine de ces *pocola* que de l'usage propre de ces objets. Nous étudierons notamment ici la cohérence de la série par l'analyse des caractéristiques graphiques et phonétiques et du corpus de théonymes. La série est constituée du corpus suivant, comprenant 30 inscriptions, dont certaines fragmentaires, pour un total de 17 théonymes :

**Aemilia** : **Ariminum** : [---]erus poclom (CIL I<sup>2</sup>, 2885, frag.) ; [---]ai pocol[om] (CIL I<sup>2</sup>, 2886, frag.) ; [---]poc[olom] (CIL I<sup>2</sup>, 2887, frag.) ; **Apulia et Calabria** : **Hydruntum** : Fortunai pocolo (CIL I<sup>2</sup>, 443, œnochoé) ; **Etruria** : **Blera** : (V)oluptates pocolom (AE 2012, 497, coupe) ; **Caere** : [Mer]cri pocolo (CIL I<sup>2</sup>, 2884a, frag.) ; Venere[s pocolom] (CIL I<sup>2</sup>, 2495, frag.) ; **neθu{i}nsl** : sipaz (ET<sup>2</sup>, Cr 3.61, œnochoé) ; **Clusium** : Aisclapi poco{co}-lom (CIL I<sup>2</sup>, 440, coupe) ; **Cosa** : [---]poco[lom]

(CIL I<sup>2</sup>, 2887a, frag.) ; **Horta** : Coira pocolo (CIL I<sup>2</sup>, 442, coupe) ; **Lavernai pocolom** (CIL I<sup>2</sup>, 446, coupe) ; **Salutes pocolom** (CIL I<sup>2</sup>, 450, coupe) ; **Norchia** : [---]es pocolo (CIL I<sup>2</sup>, 2884b, frag.) ; **Tarquinia** : Menervai pocolom (CIL I<sup>2</sup>, 447, œnochoé) ; **Veneres pocolom** (CIL I<sup>2</sup>, 451, œnochoé) **Vulci** : Volcani pocolom (CIL I<sup>2</sup>, 453, coupe) ; **Aecetiai pocolom** (CIL I<sup>2</sup>, 439, coupe) ; **Iunone{ne}s pocolom** (CIL I<sup>2</sup>, 444, coupe) ; **Keri pocolom** (CIL I<sup>2</sup>, 445, coupe) ; **Latium et Campania** : **Lanuvium** : Vestai pocolom (CIL I<sup>2</sup>, 452, œnochoé) ; **Vesta pocolo** (AE 1895, 76) ; **Signia** : [---] Veli Au[---] // [---]ni po[colom] (AE 2002, 304, frag.) ; **Roma** : Me[---] (CIL I<sup>2</sup>, 448, frag.) ; **Samnium** : **Carsioli** : Vestai pocolom (CIL I<sup>2</sup>, 2884, œnochoé) ; **Nursia** : [Vol]cani pocolo ; [Me]rcuri pocolom (CORDELLA & CRINITI 2014, frag.) ; **Teate Marrucinatorum** : Cucordia pocolo (CIL I<sup>2</sup>, 2883, œnochoé) ; **Provincia incerta** : Belolai pocolom (CIL I<sup>2</sup>, 441, coupe) ; **Saeturni pocolom** (CIL I<sup>2</sup>, 449, œnochoé).

### Origines

Le principal type des *pocola deorum* prend la forme d'une coupelle en céramique à vernis noir, généralement peinte d'un décor polychrome figuratif bordé de motifs floraux. L'inscription, en peinture blanche ou jaune, figure entre le décor central et la bordure. Ces caractéristiques semblent rattacher la série des *pocola deorum* à la production d'un atelier romain, ou des

environs de Rome, qualifié d'« Atelier des petites estampilles<sup>1</sup> » : ces objets inscrits s'insèrent ainsi dans la série plus générale dite des *pocola* dont le reste est anépigraphe<sup>2</sup>.

Les inscriptions étant peintes au moment du modelage avant cuisson, il semble donc qu'une partie de la production des *pocola* ait été sélectionnée à des fins spécifiques pour y peindre l'inscription. Il existe également un autre type de *pocola* *deorum* qui prend la forme de petites œnochoés de 7 à 8 cm. Les deux types d'objets peuvent porter une inscription du type qui nous concerne.

La mode de ces objets semble avoir connu une large diffusion en Italie centrale et notamment en Etrurie : il existait même peut-être une filiale étrusque de l'atelier des petites estampilles, au vu de la découverte d'une œnochoé semblable au groupe des *pocola* mais portant une inscription en étrusque<sup>3</sup>. En outre, ces œnochoés renvoient à d'autres modèles plus anciens<sup>4</sup>.

L'emploi du même mot pour deux types différents de contenant, le premier une coupe à boire, le deuxième une cruche servant à verser, indique que la désignation *pocolom* renvoie donc bien à un contexte d'usage plus large et non à la forme spécifique. Il faut envisager une évolution sémantique d'un terme que son étymologie rattache *a priori* à l'action de boire. Il peut s'agir en effet d'un nom d'instrument en *\*-tlo*<sup>5</sup> sur la racine *\*peh<sub>3</sub>*<sup>6</sup> « boire », it. com. *\*pō-tlo-* « objet pour boire », qui donne régulièrement v. lat. *pōclom* (attestée épigraphiquement en *CIL* I<sup>2</sup>, 2885) > *pōcolom* avec *-o* d'anaptyxe, lat. classique *pōculum*. Le terme ne semble pas avoir de correspondance sabellique attestée, ce

qui n'exclut cependant pas une origine italique commune.

Le terme *\*pōtlom* « vase à boire » est vraisemblablement attesté par un emprunt étrusque sous la forme du diminutif **putlumza**<sup>7</sup>, que l'on retrouve gravé sur une œnochoé de Tarquinia du IV<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., d'un modèle cependant bien différent de celui des *pocola*<sup>8</sup> et portant précisément l'inscription **mnev : putlumza**. La forme **mnev** pourrait être l'abréviation d'un théonyme, en l'occurrence **men(e)rva**, « Minerve », par ailleurs attestée sur un *pocolom* de Tarquinia en *CIL* I<sup>2</sup>, 447.

Cette découverte soulève toutefois certaines questions aussi bien quant à l'origine du terme que de la mode des *pocola*.

S'il s'agit d'un emprunt étrusque au latin, on attendrait la manifestation du passage du groupe [tl] à [kl] qui aurait été effectif à l'époque de l'italique commun<sup>9</sup>. La forme *\*putlum* que présuppose le diminutif ne serait donc pas la forme attendue pour un emprunt depuis le latin. Cependant, présupposer un emprunt directement à l'italique commun est chronologiquement peu vraisemblable. Hadas-Lebel<sup>10</sup> rappelle une hypothèse que Helmut Rix avait formulée, à savoir un emprunt au grec *\*πῶτλον*, non attesté, mais qui expliquerait la conservation de [tl] ; il rappelle également l'idée de Prodocimi<sup>11</sup> qui suggère une rétroformation [kl] > [tl] cependant non démontrable. Finalement, pour Hadas-Lebel, il s'agit bel et bien d'un emprunt au latin car, quoique le passage [tl] > [kl] remonte à l'italique commun, il a pu se faire dans toutes les langues italiques à des périodes différentes. Il s'agirait alors d'un emprunt, certes ancien, mais à situer

1 MOREL 1969.

2 MOREL 1969, p. 110 : le célèbre plat aux éléphants de Capena fournit un *terminus post quem* vraisemblable, la première attestation d'éléphants sur le sol italien datant de la guerre contre Pyrrhus à partir de 280 av. J.-C.

3 Voir *infra*.

4 Voir par exemple le groupe de Hesse (BEAZLEY 1947) en Etrurie méridionale au IV<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., lui-même inspiré de la céramique de Gnathia en Apulie (BERNARDINI 1961), qui a dû avoir une

influence sur la production de l'atelier des petites estampilles.

5 LEJEUNE 1972 ; OLSEN 2010.

6 *LIV*<sup>2</sup>, p. 462.

7 MEISER 1998, p. 123.

8 Voir HADAS-LEBEL 2009, image en annexe. Il s'agit d'une cruche à col long à vernis noir, décorée de palmettes.

9 MEISER 1998, p. 123.

10 HADAS-LEBEL 2009, p. 276.

11 PROSDOCIMI 1979, p. 161.

au cours du I<sup>er</sup> millénaire, à une époque où le latin ou l'un de ses dialectes conservait encore ce groupe<sup>12</sup>.

L'œnochoé **putlumza**, qui n'est pas un vase à boire, étant datée de la fin du IV<sup>ème</sup> siècle, on peut envisager que les Étrusques aient pu être précurseurs dans l'emploi du terme \**potlom* « vase à boire » comme désignation plus générale, avec le terme **putlumza**, d'un vase à vocation rituelle inspiré de pratiques grecques, en l'occurrence les *grammatika ekpōmata*, également de la fin du IV<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., coupes à vin portant des noms de dieux et d'abstractions personnifiées au génitif, et parfois au nominatif<sup>13</sup>. Ainsi, à l'imitation des Étrusques, les Latins auraient pu ensuite réinjecter ce nouveau sémantisme dans le terme *pocolom*, qui ne désignerait plus uniquement, de fait, un vase à boire, mais plus généralement un objet rituel, par exemple destiné à des libations, d'où les différentes formes des *pocola*. Ainsi cette mode probablement grecque serait passée aux Étrusques pour être ensuite récupérée par les Latins.

Cependant, selon Hadas-Lebel, l'hypothèse d'une influence inverse est possible : le **putlumza** étrusque, quoique l'objet soit archéologiquement plus ancien, a pu être reconverti *a posteriori* par imitation de la mode des *pocola*. Quoique les *pocola* latins aient pu être imités en tout cas formellement de l'art étrusque et *a fortiori* grec, leur usage comme objet rituel peut être proprement latin (et influencé directement par des usages grecs), puis s'être diffusé en Étrurie par la suite. L'inscription du **putlumza**, consistant en un *graffito post cocturam*, doit ainsi être postérieure à la fabrication de l'œnochoé et marquer une reconversion de l'objet en question, qui cependant par divers aspects, notamment la taille, la forme, l'absence de peinture, l'inscription non mise en

évidence mais située sous l'objet, ne ressemble pas aux œnochoés des *pocola*.

En outre, il semble qu'en Etrurie même on ait connu une production de *pocola* à proprement parler comme le suggère la découverte d'un *pocolom* originaire de Caere<sup>14</sup>, portant une inscription en étrusque, non gravée mais peinte, sur le modèle des autres *pocola* : **neθu{i}nsl : sipaz** (*ET*<sup>2</sup>, Cr 3.61. Pour la graphie <ui>, voir *infra*) avec le théonyme de Nethuns également au génitif et l'*hapax sipaz*, qu'il est tentant de voir comme un correspondant fonctionnel de *pocolom*. Il s'agit d'une œnochoé de 6,5 cm, semblable aux œnochoés de la série des *pocola* latins. Il reste envisageable que l'objet soit tout de même de production latine et réponde aux demandes spécifiques d'un commanditaire étrusque. La plus ancienne attestation d'un temple de Neptune à Rome remonte certes à 207 av. J.-C.<sup>15</sup>, soit plusieurs décennies après la production supposée des *pocola*, mais l'on connaît l'antiquité des *Neptunalia* à Rome, qui doivent trouver leur origine dans le débordement mythique du lac Albain de 393 av. J.-C.<sup>16</sup>, et la participation du dieu au lectisterne de 399 av. J.-C.<sup>17</sup>.

Dans tous les cas, quelle que soit l'origine de la mode des *pocola*, les inscriptions font vraisemblablement apparaître un latin rédigé par un ou des scribes qui ne sont pas nécessairement latins, en présentant par exemple des innovations graphiques, voire des singularités phonétiques, en regard des inscriptions romaines contemporaines.

## Graphie et phonétique

Quoique l'on soit dans un contexte d'écriture cursive, la langue des *pocola* présente des caractères communs aux inscriptions romaines

12 Une autre possibilité serait de partir d'un dérivé en \*-lo- d'après le nom d'action \**péh<sub>3</sub>-tu-*, lat. *pōtūs*, -ūs, m. « action de boire » (cf. lat. *pōtilis* « potable », *pōtilentus* « bon à boire »). Ainsi d'après l'it. com. \**pōtu-lom*, on obtiendrait par exemple en ombrien une forme syncopée \**pūt(ə)lom* source de l'emprunt étrusque \***putlum** où le groupe [tl] serait en tout cas le produit d'une syncope 'récente'.

13 Ainsi dans la céramique corinthienne Διονύσου, Ὑγείας, etc. Voir pour les attestations EDWARDS 1975, p. 78, et pour les pratiques PICARD 1910 et 1913.

14 Voir HADAS-LEBEL 2009, p. 281, image en annexe, et CIFFARELLI *et al.*, 2002–2003, p. 281.

15 DIO CASS. 17, 57, 60.

16 DUMÉZIL 1974<sup>2</sup>, p. 393.

17 Voir *infra*.

monumentales du IV<sup>ème</sup> siècle tels que la chute de [n] devant consonne, ainsi *Cucordia*, en regard de *cosol, cesor*<sup>18</sup> (*CIL* I<sup>2</sup>, 8 : tombeau de Lucius Cornelius Scipio, consul en 259 av. J.-C.<sup>19</sup>), des diphtongues non réduites : on trouve notamment des formes de génitif de thème en -a en -ai<sup>20</sup> (d'ailleurs la plus ancienne attestation du génitif en -ai<sup>21</sup>), à côté de *aidilis* (*CIL* I<sup>2</sup>, 9) et *Gnaivod* (*CIL* I<sup>2</sup>, 7, tombeau de Lucius Cornelius Scipio Barbatus, mort vers 280 av. J.-C.<sup>22</sup>). L'alphabet employé est proche de celui du tombeau des Scipions contemporain, mais le <a> à barrette inclinée est systématique, tandis que <e> à barrettes horizontales inclinées (*CIL* I<sup>2</sup>, 441) alterne avec <e> cursif à hastes verticales parallèles (ainsi *CIL* I<sup>2</sup>, 2885 *supra*). Noter également la présence du caractère <k> présent dans les alphabets sabelliques, dérivé du kappa grec (*CIL* I<sup>2</sup>, 445 : *Keri pocolom*. Voir *infra*) et plus rare dans l'alphabet latin où le gamma des alphabets grecs occidentaux, qui a donné le <c>, est plus couramment utilisé pour, originellement, noter indifféremment [k]et [g] avant l'invention du <g>.

## Particularités des pocola

L'inscription vraisemblablement dédiée à la déesse Bellona (*CIL* I<sup>2</sup>, 441) présente des caractéristiques graphiques qui sortent du seul

champ alphabétique, notamment la confusion entre [l] et [n] ; l'absence de gémiation du premier [l] étant attendue<sup>23</sup>. Il peut s'agir d'une erreur de gravure, mais plus vraisemblablement, soit d'une graphie réellement phonétique, témoin d'une assimilation progressive<sup>24</sup>, soit d'une confusion dialectale des dentales [n] et [l] (et [d]) que l'on retrouve en Italie du Sud au croisement des mondes osque et grec ; cf : grec νόμφη, osque **diumpa-**, lat. *lumpa*<sup>25</sup>. Le théonyme présente également la graphie <b>, alors qu'on a encore <dv> un siècle plus tard dans le *Senatus consultum de Bacchanalibus* (*CIL* I<sup>2</sup>, 581 : *apud aedem Duelonai*) : dans le contexte du *Senatus consultum*, il s'agit cependant d'un archaïsme<sup>26</sup>, présent également dans *duonorum* (= *bonorum*) en *CIL* I<sup>2</sup>, 9, aussi dans un contexte d'inscription officielle<sup>27</sup>. Cependant, [d] > [b] a bien dû intervenir au milieu du III<sup>ème</sup> siècle, le *pocolom* constituant précisément la première attestation.

Le *pocolom* de la déesse Concordia (*CIL* I<sup>2</sup>, 2883 : *Cucordia pocolo*) présente la seule occurrence dans la série d'un [o] noté <v> : faut-il y voir la notation d'un possible phénomène de nasalisation de la voyelle devant [n] non noté<sup>28</sup>? On trouve également deux occurrences de dittographies<sup>29</sup> : *CIL* I<sup>2</sup>, 444 : *Iunone{ne}s pocolom* et *CIL* I<sup>2</sup>, 440 : *Aisclapi poco{co}lom*, qui renforcent l'impression de cohérence de la série en mettant en évidence une tendance possible d'un même scribe.

18 Cependant, il s'agit d'un contexte phonétique différent où [n] précédait la sifflante [s].

19 WACHTER 1987, p. 302.

20 Cependant, il est plus probable que ce génitif ne soit originellement pas une diphtongue, mais un groupe -āī, fondé sur une recharacterisation par le -ī de génitif des thèmes en -o. Voir *infra* pour la question du processus de diphtongaison de cette désinence.

21 BAKKUM 2009, p. 120.

22 WACHTER 1987, p. 307.

23 Voir WACHTER 1987, p. 486.

24 Assimilation qui n'est cependant pas attestée ailleurs (WACHTER 1987, p. 467).

25 Voir ERNOUT-MEILLET 1959<sup>4</sup>, p. 374. Il faut vraisemblablement partir du grec νόμφη, emprunté

par les locuteurs de l'osque sous la forme \**dumpā* (le graphème <ϕ> notant plutôt une consonne sonore bilabiale en position intérieure) qui a dû atteindre l'aire latine avec passage de v. lat. [d] à [l], d'où *lumpa* (Pompéi : *CIL* IV, 815, 5605, 5627, 5628), et que l'on retrouve dans la Table d'Agnone (CRAWFORD 2011, TERVENTVM 34), sous la forme du datif pluriel **diumpaís** avec palatalisation devant [u]. Comparer avec les couples *lingua / dingua*, *lacruma / dacruma* et leurs variantes orthographiques.

26 MEISER 1998, p. 111.

27 WACHTER 1987, p. 467.

28 *Ibid.*

29 WACHTER 1987, p. 466.

## La question du génitif en A, et la graphie des voyelles longues

À côté des théonymes féminins au génitif en *-ai*, on a également une série de désinences en *-a* pour certaines inscriptions, ainsi *Vesta*, *Coira*, *Cucordia*.

La première hypothèse pourrait être d'envisager ces formes en *-a* comme une évolution phonétique du génitif en *-as*, avec un affaiblissement progressif du [s] peut-être devenu un souffle aspiré non noté, ce qui expliquerait la nécessité précisément à cette époque d'une recaractérisation du génitif des noms en *-a* à l'aune du génitif des thèmes en *-o*, d'où la concomitance des formes en *-a* et en *-ai* attestées dans les *pocola*. On retrouve ce génitif essentiellement à date haute, par exemple sur l'urne de Tita Vendia, datée de 620–600 av. J.-C. (*AE* 1954, 219 : *eco urna tita vendias mamar[cos m]jed vhe[ced]*), ou dans l'inscription *manias* (*CIL* I<sup>2</sup>, 2917, V<sup>ème</sup> siècle av. J.-C.<sup>30</sup>).

La cohérence de la série quant aux désinences utilisées<sup>31</sup> suggère cependant plutôt une désinence unique également pour les thèmes en *-a*. Tous les autres exemples de la série étant bien en *-ai*, et *-as* n'étant attesté dans aucune inscription contemporaine, on pourrait envisager, à partir de la recaractérisation en *-ī* à l'imitation du génitif des noms thématiques, un groupe [ā:ī]<sup>32</sup>. Ce groupe se diphtonguerait ensuite en [ai], ladite diphtongue connaissant un processus précoce de monophtongaison en [ae] (> [ē] / [ā]<sup>33</sup>), déjà effective à l'époque des premières attestations de ce génitif recaractérisé. La graphie <a> serait

alors une innovation qui servirait à noter le passage de [āī] à [ae] > [ē] / [ā], dans le cadre de la monophtongaison de la diphtongue [āī], qui serait donc dialectalement plus avancée qu'à Rome même et occasionnerait des flottements dans la graphie, dans un contexte plus général d'hésitation entre *-ai* et *-a*.

En effet, ce phénomène de graphie <a> pour <æ> / <a> est probablement attesté dans les datifs singuliers en *-a*<sup>34</sup> ; ainsi Wachter<sup>35</sup> suggère que le datif en *-ae* < \**-āi* ait pu s'écrire <a><sup>36</sup>, mais dans un contexte phonétique différent, au vu de l'ancienneté de la désinence de datif par rapport à celle de génitif en *-ai* qui est une recaractérisation récente<sup>37</sup>.

Cependant, si <a> pouvait bel et bien servir à noter [æ], alors le digramme <æ> / <ai> devenait disponible pour noter le phonème [ā]<sup>38</sup>, ce qui expliquerait la forme *Saeturni* = *Sāturni*. L'exemple de *Saeturni* rend possible une interprétation différente d'un autre théonyme de la série : *Aecetia*, qui ne serait alors pas une variation de *Aequitās*, comme on le propose traditionnellement, mais une attestation de la déesse sabellique Angitia<sup>39</sup>, soit *A(n)gitiai*, avec comme dans le cas de *Cucordia*, la nasale non notée<sup>40</sup> et, de fait, une notation particulière de la voyelle précédant ladite nasale : <æ> pour <a>. La graphie <c> est de plus toujours d'usage à cette époque pour noter [g]<sup>41</sup>.

L'utilisation de <æ> pour noter <a> et réciproquement serait en tout cas corroborée par une série de mots latins empruntés : ainsi *scaena*, et *scaeptrum* d'après le grec dorien σκάῖνᾱ et

30 MEISER 1998, p. 130, citant WACHTER 1987, p. 94.

31 *-i* pour les thèmes en *-o-* et *-io-*, *-es* pour les thèmes consonantiques et sigmatiques, à l'exception de l'inscription fragmentaire *CIL* I<sup>2</sup>, 2885 : [---] *Jerus poclom*, qui peut provenir d'un atelier différent, en l'occurrence celui d'Ariminum : voir MINAK 2006.

32 MEISER 1998, p. 132.

33 MEISER 1998, p. 61 et p. 86. Cette monophtongaison, connue dans les langues sabelliques peut précisément être un phénomène aréal ; voir également VINE 1993, p. 150.

34 Voir sur le sujet l'étude de NIETO BALLESTER 1993.

35 WACHTER 1987, p. 483 et p. 485–486.

36 Cf. également le datif pluriel en *-as* des *devas corniscas* ; BAKKUM 2009, p. 120.

37 MEISER 1998, p. 132.

38 *Aisclapi*, sans l'anaptyxe de *Æscūlāpūs*, provenant sans doute directement du dorien argien d'Epidaure (WACHTER 1987) Αἰσκληπιός plutôt que de la forme attique Ἀσκληπιός.

39 Voir *infra*. Ce rapprochement a par exemple déjà été noté chez WACHTER 1987, p. 467 ; il est également relevé par Pierre Flobert dans le rapport de l'année 1990–1991 de philologie latine du livret 7 d'*École pratique des hautes études. 4e section, sciences historiques et philologiques*, 1995.

40 WACHTER 1987, p. 467.

41 *Ibid.*

σκάπτρον<sup>42</sup>; *paelex* (avec ses variantes *pellax* et *pēlex*) d'après *παλλακή* et, inversement, *crāpūla*, d'après *κραπάλη*.

On a par ailleurs d'autres inscriptions qui témoignent vraisemblablement de cette pratique graphique : ainsi <a> pour <æ> dans *prator*, *CIL* I<sup>2</sup>, 3292a : *Menerve L. Rutilacius // M. f. prator is[---]* ; cette inscription, datée de la fin du III<sup>ème</sup> siècle av. J.-C. ou du début du II<sup>ème</sup> siècle<sup>43</sup> a été retrouvée à Hadria. On trouve dans la même inscription un datif en *-ae* noté <e> dans *Menerve*, qui nous renseigne peut-être sur la différence de prononciation entre [ae] intermédiaire et [ae] final<sup>44</sup>. On peut citer également, dans l'inscription marse *CIL* I<sup>2</sup>, 5 : *Caso Cantovio/s Aprufclano cei/p(ed) apur finem (e) / Calicom en ur/bid Casontoni a / socieque dono/m atolero Actia / pro l[ecio]nibus Mar/tses<sup>45</sup>*, la présence du *praenomen* *Caso*, qui peut être une variante graphique pour *Caeso*, *-ōnis*, m. Cette variation semble se confirmer dans le nom de la *gens* *Caesonia* dérivé de ce *praenomen* : ainsi, non loin du pays marse, *Mulnius / Casonius* (*CIL* X, 8059, Trebula Mutuesca) ; voir aussi *Casonius Casoniae uxori dulcissime* (*CIL* XI, 6414, Pisaurum), et *Casonia Q(uinti) l(iberta) / Servia*, (*CIL* X, 223), à Puteoli, où est attestée de même la graphie attendue dans une dizaine d'inscriptions, certes d'époque impériale : ainsi *CIL* X, 1687 : *L(ucio) Caesonio L(uci) f(ilio)* etc. De plus, les *Caesonii* sont effectivement présents non loin du *Casonius* de Pisaurum, à Firmum Picenum : *CIL* IX, 5369. Enfin, ces pratiques graphiques pour la notation de voyelles longues ne seraient pas isolées au sein même de la série des *pocola* : la cohérence rédactionnelle du corpus semble précisément renforcée par leur extension à d'autres phonèmes.

42 Le dictionnaire d'ERNOUT-MEILLET 1959<sup>4</sup>, p. 601 notait déjà que les formes ioniennes-attiques en η ne rendaient pas compte de la graphie *ae* tout en précisant que les formes dialectales en ā ne l'expliquaient pas davantage, à moins de supposer justement une variation graphique <æ> pour <a>.

43 VINE 1993, p. 150.

44 Voir VINE 1993, p. 150–151, qui ajoute au dossier *CIL* I<sup>2</sup>, 1026 : *Cacilia / Ania a(nte) d(iem) K(alendas) Ian(uarias) / Cacilia*.

45 Noter aussi le datif en *-a* de *Actia = Angitia*, de même que la nasale non notée similairement à *Aecetiai*.

Ainsi, si <æ> pouvait servir à noter [ā], on peut se demander si <oi> ne pouvait pas également servir à noter [ō]<sup>46</sup>, ce qui apporterait une nouvelle interprétation du théonyme *Coira* comme *Cōra*, que nous discuterons également (*CIL* I<sup>2</sup>, 442, voir *infra*). De même, dans l'inscription étrusque **neθuinsl : sipaz**, le digramme <ui> pourrait être une notation du [ū]<sup>47</sup> étymologique de lat. *Neptūnus*, que les Étrusques ont vraisemblablement emprunté par l'intermédiaire d'un ombr. *\*Neftūno-* > *\*Nehtūno-*<sup>48</sup>. Cette interprétation irait dans le sens d'une production issue du même atelier ou d'une de ses filières directes.

Ainsi, il semble manifeste que des réalités phonétiques, notamment la tendance à la confusion entre [ae] et [ā], se soient traduites par des innovations permettant d'expliquer une forme comme *Saeturni* par une variante graphique, lesdites innovations aboutissant finalement à un véritable système propre aux pratiques rédactionnelles de la série : l'utilisation, à la manière du grec, de « fausses » diphtongues notant des voyelles longues.

## Syntaxe et utilisation

Nous ne développerons pas *in extenso* ici les dimensions archéologiques propres à l'usage de ces objets, en regard des nombreuses études dont nous reprendrons les conclusions. Trois hypothèses sont généralement retenues pour l'utilisation précise des *pocola*, question notamment étudiée chez CIFARELLI *et al.*<sup>49</sup> en regard de la découverte d'un nouveau *pocolom*

46 On peut se demander, comme nous l'avons vu précédemment, si la notation <v> dans *Cucordia* ne reflète pas également une innovation de ce genre, comme la notation d'un [ō] d'aperture différente, à l'aune de la distinction grecque entre [ō] ouvert noté <ω> et [ō] fermé noté <ov>, ou bien une notation de la nasalisation de la voyelle qui justifie de fait l'absence du <n> dans la graphie.

47 Ou une notation de la palatalisation du phonème, qui pourrait avoir lieu en ombrien, quoique probablement pas devant [n] : MEISER 1986, p. 121–121.

48 DE VAAN 2008, p. 406 ; MEISER 1986, p. 178.

49 CIFARELLI *et al.* 2002–2003.

à Signia. Les sites de découverte se répartissant entre contextes funéraire, votif, ou d'habitat, il pourrait s'agir :

- 1) D'objets souvenirs vendus par les temples et emportés par des pèlerins, d'où la dispersion géographique de noms de divinités ayant des sanctuaires attestés à Rome même, les découvertes dans des contextes funéraires, et l'emploi du génitif pour lequel on pourrait envisager un *aedes* sous-entendu au génitif également.
- 2) De vases attribués à des divinités dans des cérémonies de type lectisterne, auquel cas chaque *pocolom* serait bien le vase à boire propriété de la divinité, d'où, encore, le génitif. Cette possibilité fonctionne au moins pour une partie du corpus : le lectisterne de 399 av. J.-C. accueillait ainsi, entre autres, Neptune et Mercure<sup>50</sup> ; celui de 217 av. J.-C. était également marqué par la présence d'un certain nombre de divinités figurant sur les *pocola* : Junon, Neptune, Minerve, Venus, Vulcain, Vesta et Mercure<sup>51</sup>.
- 3) De vases effectivement rapportés de sanctuaires mais à but rituel : par exemple pour des libations de vin dédiées à une divinité<sup>52</sup>, ou directement utilisés comme offrandes votives. En ce cas, le génitif pourrait avoir un double sens et manifester, au moins pour un public étrusque, un aspect attributif à l'aune de l'emploi du génitif en étrusque pour marquer le bénéficiaire de l'offrande<sup>53</sup>. On sait en outre, qu'un des *pocola* issu de l'atelier ou d'une de ses filières, le *pocolom neθuinsl sipaz*, était destiné à un commanditaire étruscophone : l'emploi du génitif doit avoir un écho particulier pour des locuteurs étrusques.

Ainsi la dédicace étrusque *ET<sup>2</sup> Co. 3.6* :

**veliaσ. fanacnal. θuflθασ<sup>2</sup>alpan. menaxe. clen. ceχα. tuθineσ. tlenaxeis**

Suivant Wallace<sup>54</sup>, **alpan** est ici le nom de l'offrande au cas zéro (Nom. /Acc.) suivi d'une forme verbale passive **menaxe** « a été fait » : la mention est précédée de **θuflθασ**, théonyme de la divinité bénéficiaire au génitif, et **veliaσ. fanacnal**, une formule onomastique correspondant à un commanditaire féminin, également au génitif.

Dans un contexte votif, le génitif pourrait ainsi marquer la divinité bénéficiaire de l'offrande. Dès l'origine du *pocolom*, celui-ci est fabriqué pour le sanctuaire de telle ou telle divinité avec un commanditaire qui emporte ensuite l'objet, peut-être pour des cultes locaux publics ou privés. Il existe vraisemblablement un exemple de *pocolom* latin portant le nom d'un commanditaire retrouvé dans un dépôt votif de Signia<sup>55</sup>, et daté de la première décennie du III<sup>ème</sup> siècle av. J.-C.<sup>56</sup>, qui porte l'inscription suivante : [---] *Veli Au*[---] // [---] *ni po*[---].

Le premier ensemble *veli au* doit constituer une formule onomastique composé d'un gentilice *Velius* au génitif, suivi d'un patronyme ou d'un cognomen probablement à comprendre comme *Au[li]*<sup>57</sup>. L'inscription du deuxième fragment doit contenir le terme *po[colo(m)]* accompagné d'un théonyme masculin au génitif tel que *Volcani*, *Sa(e)turni*, ou encore *Neptuni*, attestés dans la série (en étrusque du moins pour le dernier). Ainsi le *pocolom* en question a pu être commandé par un dédicant dans le cadre d'un vœu.

L'analyse du corpus des théonymes permet d'apporter quelques précisions sur les contextes de fabrication des *pocola* ainsi que sur la clientèle concernée.

50 Liv. 5, 13.

51 Liv. 22, 10.

52 AINSI VARRO, *Ling.* 5, 121 : *Praeterea in poculis erant paterae, ab eo, quod latum Latini ita dicunt, dictae. Hiscē etiam nunc in publico convivio antiquitatis retinendae causa, quom magistri fiunt, potio circumfertur; et in sacrificando deis hoc poculo magistratus dat deo vinum.*

53 WALLACE 2008, p. 97.

54 WALLACE 2008, p. 101.

55 Image chez CIFARELLI *et al.*, 2002–2003.

56 Voir CIFARELLI *et al.*, 2002–2003.

57 On trouve par exemple à Rome un *C(aius) Velius A(uli) f(ilius)*, en *CIL VI*, 28431.

## Des sanctuaires romains de cultes anciens

Incontestablement, on trouve d'abord une série de divinités proprement romaines dont le culte ou les sanctuaires sont attestés à date ancienne à Rome. L'on peut se demander si les attestations de *pocola* ne correspondent pas justement, pour une partie du corpus, à la conquête de nouvelles cités ou à la déduction de nouvelles colonies, et donc à l'apparition de marques d'influence romaine, voire de nouveaux sanctuaires correspondant à des cultes romains anciens. Le culte de Vesta est supposé être attesté par la présence d'un temple dès le VII<sup>ème</sup> siècle, attribué par les auteurs antiques à Numa Pompilius<sup>58</sup>. Le temple aurait été reconstruit à plusieurs reprises sur le même emplacement après diverses destructions. La présence d'un sanctuaire local à Lanuvium, rattaché au sanctuaire romain, semble en tout cas officialisée par Auguste d'après le *Liber Coloniarum*<sup>59</sup>. Cette attestation est certes bien ultérieure, mais elle serait cohérente avec la découverte de deux *pocola* de Vesta à Lanuvium, qui reçoit la *Romana civitas* en 338 av. J.-C.<sup>60</sup>, quoique les caractéristiques fonctionnelles des *pocola* ne les attachent pas nécessairement à des cultes locaux. Le troisième *pocolom* de Vesta, retrouvé à Carsioli, colonie latine<sup>61</sup> des Abruzzes du début du III<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., est daté d'environ 270 av. J.-C. Il s'agit d'une œnochoé qui porte l'inscription sur la base, de la même façon que le *putlumza* étrusque, et à la différence des autres œnochoés de la série qui présentent l'inscription sur la partie supérieure, sous le col.

Le plus ancien autel de Volcanus à Rome, le *Vulcānal*, qui devait se situer à l'ouest du Forum<sup>62</sup> était également pour les Anciens d'une grande antiquité. Varron<sup>63</sup> l'attribue ainsi à Titus Tatius. Un *pocolom* de Volcanus a été retrouvé, parmi un groupe de quatre auquel il a donné son nom de Groupe de Volcanus, dans la ville étrusque de Vulci, vaincue par les Romains en 280 av. J.-C.<sup>64</sup>, un deuxième à Nursia (la restitution [*Vol*]cāni *pocolo* étant fort probable<sup>65</sup>), ville sabine conquise par les Romains au début du III<sup>ème</sup> siècle av. J.-C. et dont les habitants ont obtenu la citoyenneté (*sine suffragio*) vers 268 av. J.-C.<sup>66</sup> : la présence de cet objet inscrit en latin doit être un signe précoce de l'influence de modèles romains<sup>67</sup>. On trouve à Nursia un autre *pocolom* incomplet, avec l'inscription [---]rcuri *pocolom* (CORDELLA & CRINITI 2014), qui peut difficilement être dédié à une autre divinité que Mercure, dont le temple est attesté à Rome à partir de 495 av. J.-C.<sup>68</sup>.

Le premier temple de Saturne aurait été construit, selon Tite-Live<sup>69</sup>, sous le consulat de Titus Larcus Flavus et de Quintus Cloelius Siculus, en 498 av. J.-C., achevé en 497 av. J.-C. et consacré par les consuls Aulus Sempronius Atratinus et Marcus Minucius Augurinus. Si d'autres sources apportent des témoignages qui diffèrent sur l'année exacte du début de la construction, le temple doit remonter dans tous les cas à la toute fin du VI<sup>ème</sup> siècle ou au début du V<sup>ème</sup>. La date de commémoration de la consécration du temple marque, le 17 décembre, le début des Saturnales : il est également possible qu'il ait précisément été dédié ce jour en fonction de festivités encore plus anciennes et qu'un autel ait existé déjà à son emplacement<sup>70</sup>.

58 Voir COARELLI 2007, p. 84–85.

59 *Lanuvium, muro ductum, colonia deducta a divo Iulio. Ager limitibus Augusteis pro parte est adsignatus militibus veteranis, et pro parte virginum Vestalium lege Augustiana fuit. (Liber Coloniarum, I, p. 235, 4–8).*

60 Liv. 8, 14, 2.

61 RE. 3, 2, col. 1615–1616.

62 COARELLI 1983, p. 164.

63 VARRO. *Ling.* 5, 10, 74.

64 Par le consul Tiberius Coruncanius, cf : *CIL I<sup>2</sup>*, p. 304 (*fasti triumphales*). Cette victoire romaine sera suivie

de la fondation de la colonie de Cosa en 273 av. J.-C. (PLIN. *Nat.*, 3, 51), où l'on a également retrouvé un *pocolom* (*CIL I<sup>2</sup>*, 2887a).

65 Voir CORDELLA & CRINITI 2014, p. 105.

66 SISANI 2013.

67 Un dernier *pocolom* de Volcanus à Signia est conjectural mais possible, au vu du caractère fragmentaire de l'inscription étudiée *supra*.

68 Liv. 2, 21.

69 *Ibid.*

70 COARELLI 2007, p. 63–64.

Les cultes de Junon, dont le temple romain est attesté au moins à partir du IV<sup>ème</sup> siècle selon Tite-Live<sup>71</sup>, et de Minerve, qui a dû être honorée vers la Via Curva<sup>72</sup>, trouvent notamment des échos dans le panthéon étrusque qui attestent de leur ancienneté, à travers les figures d'Uni et Menrva. Leurs *pocola* respectifs ont été trouvés en contexte étrusque, à Vulci (*Iunonenes pocolom*, *CIL* I<sup>2</sup>, 444) et Tarquinia (*Menervai pocolom*, *CIL* I<sup>2</sup>, 447) d'où provient également le **putlumza** sans doute dédié à la même divinité. L'antiquité du culte de Minerve est dans tous les cas attestée par son association aux deux autres membres de la triade Capitoline, Junon et Jupiter lors de la consécration du temple de Jupiter Capitolin en 509 av. J.-C. au début de la République<sup>73</sup>.

Le culte de Fortuna<sup>74</sup> enfin, quoiqu'il semble plus présent dans le Latium, par exemple à Préneste, qu'à Rome même, remonte selon Plutarque à Ancus Marcius et Servius Tullius. On trouve par exemple un temple à la Fortune des femmes édifié selon Tite-Live<sup>75</sup> vers 488 av. J.-C. ; cependant, il est notable qu'un nouveau temple dédié à Fortuna semble avoir été consacré à Rome au moment de la fabrication des *pocola*, soit vers 293 av. J.-C.<sup>76</sup>. À l'intérieur de la série, le *pocolom* de Fortuna étonne par son éloignement géographique, l'objet étant supposé avoir été découvert à Hydruntum (Otranto), en Apulie, dont la conquête est certes terminée dès les années 260 av. J.-C. En plus de renvoyer à des cultes anciens, qui semblent se diffuser dans un contexte d'expansion romaine en Italie, une partie du corpus semble toutefois correspondre à l'apparition de nouveaux sanctuaires au tout début du III<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., soit pour des divinités déjà honorées, soit pour de nouveaux cultes.

## Nouveaux sanctuaires romains

La production de l'atelier semble se conformer à l'actualité religieuse romaine pour au moins cinq des théonymes, qui connaissent de nouveaux sanctuaires au moment de la production des *pocola*. Le *pocolom* de Concordia est une œnochoé découverte à Teate Marrucinarum, capitale des Marrucins<sup>77</sup>, peuple entré dans la zone d'hégémonie romaine à l'issue de la Deuxième Guerre Samnite en 304 av. J.-C.<sup>78</sup>. Concordia est réputée posséder un temple à Rome depuis 367 av. J.-C., voué par Marcus Furius Camillus<sup>79</sup>. Un temple consacré à une abstraction personnifiée peut cependant étonner pour la première moitié du IV<sup>ème</sup> siècle, la diffusion de cette pratique théonymique<sup>80</sup>, certes attestée chez les Grecs, semblant plutôt concorder chronologiquement avec la production des *pocola*, le *pocolom* de Concordia, comme celui d'Asclépios, ou, comme nous le verrons ensuite, ceux de Salus et Bellona, peut relever d'une influence grecque, une déesse Ἀρμονία étant attestée au moins depuis le V<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., et un culte à Ὁμονοία présent en Grande-Grèce, par exemple à Syracuse dont l'autel a pu servir de modèle à celui de Concordia<sup>81</sup>; or un nouvel autel est dédié à cette dernière par Gnaeus Flavius, également en 304 av. J.-C.<sup>82</sup>. Il n'y a pas, en l'occurrence, de lien direct entre les traités signés entre Rome et les Marrucins et l'édification d'un autel à la Concorde, mais la présence du *pocolom* peut indiquer là encore des signes précoces de l'influence romaine, voire la présence de Romains dans une cité qui rejoint la sphère d'influence de l'Urbs à cette époque.

71 Vers 344 av. J.-C. (*RE*. 15, 1, col. 113–119) pour le temple de Junon Moneta, qui a dû être précédé par un temple plus ancien.

72 Cf. *CIL* I<sup>2</sup>, 460 : [Me]nerva dono de[det].

73 *Liv.* 2, 8.

74 Voir CHAMPEAUX 1987.

75 *Liv.* 2, 40.

76 À noter aussi, la reconstruction d'un temple plus ancien par M. Fulvius Flaccus en 264 av. J.-C., après

la prise de Volsinies (CHAMPEAUX 1987, p. 256, cf. *CIL* I<sup>2</sup>, 2836a).

77 *RE*. 5, A. 1, col. 100–101.

78 *Liv.* 9, 45.

79 *PLUT. Cam.* 42, 3 : ὑποσχόμενος ναὸν Ὁμονοίας ἰδρῦσειν τῆς ταραχῆς καταστάσης.

80 Voir DUMÉZIL 1974<sup>2</sup>, p. 399.

81 HEISSERER & HODOT 1986.

82 *Liv.* 9, 46.

Salus, dont le *pocolom* a été découvert à Horta en contexte funéraire, possède un premier temple à Rome sur le Quirinal, dont la construction est décidée par Gaius Junius Bubulcus Brutus, qui l'avait promis à la déesse après la bataille de 311 av. J.-C. contre les Samnites, et consacré en 302 av. J.-C. d'après Tite-Live<sup>83</sup>. Il est intéressant de noter que le théonyme de Ὑγία, assimilée à Salus et dont le culte est reconnu à Rome à partir de 293 av. J.-C., probablement en compagnie d'Asclépios, était déjà présent sur les *grammatika expōmata* au siècle précédent. L'apparition du culte de Salus a pu être liée à l'influence de l'hellénisme.

Sur le *pocolom* de la déesse Bellona, la représentation picturale semble liée au théonyme suivant l'*interpretatio graeca* de la déesse, qui est peut-être présente, de fait, dès l'apparition du culte<sup>84</sup>. Georges Dumézil y reconnaît ainsi une représentation de la déesse Ényo<sup>85</sup>, divinité guerrière associée à Arès<sup>86</sup>. On peut noter cependant que pour les autres *pocola*, il n'y a pas nécessairement adéquation entre la représentation picturale (souvent constituée de motifs d'Éros<sup>87</sup>) et le théonyme inscrit. Le premier temple de Bellona à Rome est voué durant la Troisième Guerre Samnite en 296 av. J.-C., sous le consulat d'Appius Claudius Caecus<sup>88</sup> et dédié vers 293 av. J.-C.<sup>89</sup>

Au moins deux *pocola* sont dédiés à la déesse Vénus : l'on trouve une œnochoé de Tarquinia (*CIL* I<sup>2</sup>, 451 : *Veneres pocolom*), et un fragment de Caere (*CIL* I<sup>2</sup>, 2495 : *Venere[s pocolom]*), qui présentent tous deux le génitif en *-es > -is* des thèmes consonantiques, Vénus étant la personnification d'un neutre sigmatique tel que \**uénH-e/os-*, « souhait », d'où it. com. \**uén-e/os-* (DE VAAN 2008, p. 663), qui devait aboutir, en latin, à \**venus, -eris* n. « souhait ». L'on retrouve aussi cette désinence pour Salus (*CIL* I<sup>2</sup>, 450 : *Salutes pocolom*). À cela s'ajoute un autre fragment, qui ne montre que la désinence de ce qui semble également un thème en *-s* : [---]*erus pocolom* (*CIL* I<sup>2</sup>, 2885). La variante du génitif en *-us* (< *-os*) est possible pour le thème de *Venus*, comme l'atteste l'épigraphie (ainsi *CIL* I<sup>2</sup>, 2297, 2536, etc.), mais la forme pourrait également correspondre au génitif de la déesse *Cērēs*, qui provient également d'un thème sigmatique et montre des formes en *-us* en sus de *-es > -is* (ainsi *CIL* I<sup>2</sup>, 677 et 679, à Capoue : *Cererus*), et qui ne semble pas étrangère à la série (voir *infra*).

Le culte de Vénus est probablement italique et ancien et vraisemblablement attesté chez les peuples de langue osque : ainsi selon Crawford<sup>90</sup>, on relève un datif osque *ἔνζηι* (< it. com. \**uén-es-e*<sup>91</sup>) « à Vénus » (POTENTIA 22), et un génitif osque *ἔνζεις* « [propriété] de Vénus »

83 Liv. 9, 43.

84 Le théonyme est un dérivé en *-ōna* (issu du suffixe de Hoffmann qui signifie « maître de »), d'après *dūellum, -i*, n. « guerre ». Le théonyme a suivi la même évolution phonétique que *dūellum > bellum*. (MEISER 1998, p. 111). Bellona n'est pas la guerre personnifiée mais en commande des aspects bien particuliers : son déclenchement et son issue victorieuse. Ainsi un fétial lance devant son temple près du théâtre de Marcellus (COARELLI 1997), à la *Columna Bellica*, la *hasta belli praenuntia* ; ce rituel est toujours effectué à l'époque de Marc-Aurèle, cf. DIO CASS. 71, 33 : ταῦτά τε εἰπὼν, καὶ τὸ δόρυ τὸ αἰματώδες παρὰ τῷ Ἐννεΐῳ ἐς τὸ πολέμιον δὴ χωρίον, ὡς γε καὶ τῶν συγγενομένων αὐτῷ ἦκουσα, ἀκοντίσας ἐξωμήθη, et c'est dans ce même temple qu'une fois la guerre terminée on délibère de l'attribution des triomphes.

85 La coupe est conservée et visible au musée du Louvre.

86 DUMÉZIL 1974<sup>2</sup>, p. 394–395 : « À en juger par une coupe du III<sup>e</sup> siècle, qui porte à la fois l'inscription Belolai pocolom (*CIL*, I<sup>2</sup>, 441) et une tête avec des

serpents dans les cheveux, l'assimilation à la grecque Enyo, que l'Iliade (5, 592) donne pour répondante féminine à Arès, est chose ancienne ».

87 Ainsi pour *Volcanus, Kerus, Laverna*. Voir MOREL 1969, p. 109. Ces motifs d'Éros sont, pour Morel, à rattacher à l'influence tarentine sur les *pocola*, et, potentiellement, à la présence d'artistes tarentins dans le Latium après la conquête de leur cité en 272 av. J.-C.

88 Cf. : *CIL* XI, 1827 (Étrurie, Arretium) *Appius Claudius / C(ai) f(ilius) Caecus / censor co(n)s(ul) bis dict(ator) interrex III / pr(aetor) II aed(ilis) cur(ulis) II q(uaestor) tr(ibunus) mil(itum) III com(plura) oppida de Samnitibus cepit / Sabinorum et Tuscorum exercitum fudit pacem fieri cum [P]yrrho / rege prohibuit in censura viam / Appiam stravit et aquam in / urbem adduxit aedem Bellonae fecit.*

89 COARELLI 2007, p. 271.

90 CRAWFORD 2011.

91 Un tel datif a pu être originellement la forme pivot aboutissant à la personnification du substantif. Voir BLANCHET 2016 : « On peut imaginer qu'un emploi du

(CAVLONIA 2), en plein Bruttium. Cette dernière inscription semble remonter aussi haut que les années 325–300 av. J.-C. ce qui semble exclure l’hypothèse d’un emprunt au latin<sup>92</sup>. À Rome, le premier temple connu est dédié en 295 av. J.-C. par Quintus Fabius Maximus Gurgus<sup>93</sup>. Ainsi, quoique le culte ait pu être ancien<sup>94</sup>, on constate un regain certain d’actualité vers le début de la période de production des *pocola*.

Quant au culte d’Asclépios, il s’agit d’un emprunt grec en provenance directe d’Épidaure, après que le sénat romain eut décidé d’y envoyer une délégation en réponse à la « peste » de 293 av. J.-C.<sup>95</sup> : la construction du temple sur l’île du Tibre doit avoir commencé vers 291 av. J.-C., et il aurait été dédié un 1<sup>er</sup> janvier<sup>96</sup> probablement vers 289 av. J.-C. La production des *pocola* semble de fait liée au moins en partie aux sanctuaires et particulièrement à l’apparition de nouveaux sanctuaires à Rome. Pour ce qui est du *pocolom* de la déesse Laverna (CIL I<sup>2</sup>, 446), nous n’avons pas d’attestation de l’apparition du culte ni de date d’édification d’un sanctuaire, qui paraît cependant exister à Rome : ainsi Varron<sup>97</sup> mentionne la porte Lavernale, nommée ainsi par sa proximité avec l’autel de Laverna, et qui fait partie du mur servien, élevé entre le VI<sup>ème</sup> et le IV<sup>ème</sup> siècle av. J.-C.<sup>98</sup>. Quoiqu’une étymologie

latine reste possible<sup>99</sup>, on a pu envisager pour la déesse un emprunt à l’étrusque en rapprochant la forme de celle de l’inscription *ThLE*, 203 : **lari petru lavelnas**<sup>100</sup>. De fait, quelques théonymes posent question dans la série, en ce qu’ils ne semblent pas renvoyer à des cultes proprement romains, ou du moins clairement attestés à Rome.

## Des divinités non honorées à Rome ?

Si le culte d’Aequitas a effectivement existé, il n’est pas encore attesté à Rome à l’époque des *pocola*, pas plus qu’à Vulci où le *pocolom* a été découvert. Le développement du culte d’Aequitas semble plutôt lié à la propagande impériale<sup>101</sup>, avec la figure de l’*Aequitas Augusti*. La lecture du théonyme comme celui d’Angitia, qui n’a pas non plus de temple romain, peut traduire une production spécifique pour un public sabellique. Cette possibilité serait corroborée par un deuxième exemple dans la série : le *pocolom* de Kerus, qui présente une graphie avec un kappa, de même que dans les alphabets sabelliques, au lieu du <c> latin.

La source de ce théonyme doit être un thème sigmatique \**kérh<sub>1</sub>-e/os-* « croissance<sup>102</sup> » d’après

datif de but \**uén-es-ei* « pour un vœu / pour l’obtention (divine) de la chose souhaitée » aurait fourni l’amorce d’une réinterprétation en datif d’adresse à un théonyme (« à Vénus »).

92 Pace LEJEUNE 1986, p. 209. Les peuples oscophones possèdent certes une déesse Herentas, qui semble correspondre à la Vénus romaine, mais dans un contexte particulier : celui de l’assimilation à la divinité grecque Aphrodite. Il a dû exister une \**Wenos* italique aux fonctions différentes de Vénus-Aphrodite et Herentas-Aphrodite.

93 Liv. 10, 31.

94 Voir SCHILLING 1954.

95 Liv., *Perioch.*, 11.

96 Ov. *Fast.* 1, 288–294.

97 VARRO. *Ling.* 5, 136 : *Sequitur Porta Naevia, quod in nemoribus Naeviis [...] Deinde Rauduscula, quod aerata fuit. [...] Hinc Lavernalis ab ara Lavernae, quod ibi ara eius.*

98 Voir COARELLI 1989.

99 À partir de la racine \**leh<sub>2</sub>-* « faire campagne, razzier », cf. hitt. *lāhh-* « campagne militaire, voyage », louv. *lahhi(ia)-* « faire campagne, voyager » sur laquelle on formait un thème en *-u-* \**leh<sub>2</sub>-u* « razzia » d’où gr. λα(φ)ός « hommes, armée », v.irl. *láech* « guerrier », got. *laun* « récompense », d’après \**leh<sub>2</sub>-u-no-*, il a pu exister un substantif féminin ou un collectif de type \**lou<sub>2</sub> h<sub>2</sub>-éh<sub>2</sub>-* « prise, butin », source de pré-lat. \**lovā* > lat. \**lāvā* (MEISER 1998, p. 85) « larcinage, butin » (Cf. également : gr. ἀπολαύω « tirer profit », λεία, dor. λᾱίᾱ < \**lāw̥-íā* « butin »), d’où serait tiré le dérivé \**lāvāli-* « relatif au larcin » et son doublet \**lāvāri-*, dont le nominatif \**lāvār* (MEISER 1998, p. 74), avec abrégement du *ā* en finale absolue, serait la source du théonyme \**Lāvār-na* > *Lāvērna* « Celle du larcin », d’où « déesse des voleurs ».

100 Il s’agit vraisemblablement d’une formule onomastique, l’objet étant une urne cinéraire prenant la forme d’une cassette de pierre munie d’un couvercle et de quatre pieds. Voir NSA, 1919, p. 90.

101 NOREÑA 2001, p. 157–158.

102 EICHNER 1993, p. 84 ; pace DE VAAN 2008, p. 109–110.

la racine \**kérh*<sub>1</sub> « croître » du verbe *crēscō*<sup>103</sup>, d'où procèdent l'animé \**kérh*<sub>1</sub>-*ēs* > it. com. \**kerēs*<sup>104</sup> « Celle qui fait croître » et le dérivé thématique \**kérh*<sub>1</sub>-*es-o-*, it. com. \**keres-o-* « l'Accroisseur ». En ombrien, la forme, syncopée en \**kerso-* donne le théonyme attesté dans les Tables eugubines *çerf- / sérf-* avec graphie <rf> pour [rs] intervocalique issu de syncope. Cette forme doit correspondre au *duonus* (= *bonus*) *Cērus* de Varron<sup>105</sup>, que l'on trouve également sous la forme *Cērus Manus* glosée par *Creator Bonus* chez Festus<sup>106</sup>. La forme latine, qui a dû connaître la même syncope \**keres-o-* > \**kerso-* doit passer ensuite à \**kerros* avec deux [r] après assimilation<sup>107</sup>, ce qui n'exclut pas une notation purement graphique avec un seul [r]. L'origine italique de ces deux divinités, associée ici à la graphie particulière du théonyme *Kerus*, peut indiquer que le *pocolom* a été produit spécifiquement, là encore, à destination d'un public sabellique.

Le *pocolom* de Voluptas (*AE* 2012, 497) constitue la première attestation épigraphique du théonyme. Il y figure une scène de libation avec Éros portant un vase près d'une situle, l'inscription étant située sur le pourtour du médaillon central. En l'occurrence, on peut imaginer un rapport entre le théonyme et la représentation picturale. Aucun culte de Voluptas n'étant connu alors à Rome<sup>108</sup>, il doit s'agir ici d'un hellénisme, renvoyant à la déesse grecque Hēdonē, fille d'Éros et de Psyché. Cette correspondance est en tout cas attestée plus tardivement<sup>109</sup> ; la volonté de traduire en latin cette figure divine grecque a pu être la source de la création d'une déesse Voluptas, précisément dans le contexte où commence à apparaître à Rome une série d'abstractions divinisées<sup>110</sup>, qui

peuvent renvoyer à des modèles grecs, ou qui du moins en subissent l'influence : ainsi *Salus* et *Concordia*, etc.

Un dernier *pocolom* enfin fait apparaître une énigmatique déesse Coira, dont l'analogie immédiate avec le substantif *cūra* « soin » est en réalité problématique. Quoique l'étymon supposé de ce mot, it. com. \**k<sup>h</sup>ois-ā*<sup>111</sup> aboutisse effectivement à v. lat. *coira* (> *coera*, d'où lat. classique *cūra*), une déesse Cura est inexistante dans le panthéon romain, hormis dans une fable d'Hygin qui doit être la traduction d'un modèle grec : une lecture toute autre du théonyme peut sembler plus économique<sup>112</sup>. Ainsi, si dans le système graphique des scribes des *pocola* <æ> peut noter [ā], le <oi> de Coira doit pouvoir noter [ō] (de même que <ui> pour noter [ū] en alphabet étrusque), précisément dans cette inscription où l'on trouve aussi un génitif noté <a>. Cette *Cōra* pourrait alors être une translittération du dorien κόρα « la jeune fille », c'est-à-dire Perséphone, dont le culte est répandu dans le monde sabellique. L'emprunt du terme grec au masculin κοῦρος « jeune homme, fils », est par ailleurs attesté dans le domaine italique par une translittération de ce type, également en contexte de théonymie, en *CIL* I<sup>2</sup>, 2833 (Lavinium, VI<sup>ème</sup> ou V<sup>ème</sup> siècle av. J.-C) : *Castorei Podlouqueique / quois* « aux fils (de Zeus) Κάστωρ et Πολυδεύκης ». Finalement, il semble que les *pocola deorum* puissent être mis en relation avec l'existence de sanctuaires romains et aient pu être utilisés par les acheteurs dans différents contextes, tels que votifs ou culturels. Pour un public non romain, ils ont pu également être des marques d'adhésion aux modèles romains anciens et

103 On trouve également un thème en \*-e/o-, \**kērh*<sub>1</sub>o- « croissant » qui doit être attesté par le lat. *prōcērūs* « qui croît en hauteur » et *sincērūs* « entier ». Voir RIEKEN 2003, p. 43–50.

104 Ainsi lat. *Cerēs*, -*eris*, fal. *ceres* (Nom.), osque *kerrí* (Dat.).

105 VARRO. *Ling.* 7, 27 : *in Carmine Saliorum sunt haec* « (...) *Ianeus iam es, duonus Cerus es, duonus Ianus* .

106 FEST. 109 : *in carmine saliarum Cerus manus intelligitur creator bonus*.

107 MEISER 1998, p. 116.

108 Pour les rapports avec la déesse Voluptas, qui elle possède en effet un *sacellum* romain, voir notamment l'étude d'AMBROSINI 2013 sur le *pocolom* de Voluptas.

109 Ainsi C. I. C. *Nat. Deorum*. 2, 23 : *quo ex genere Cupidinis et Voluptatis et Lubentinae Veneris vocabula consecrata sunt*.

110 DUMÉZIL 1974<sup>2</sup>, p. 399–408.

111 DE VAAN 2008, p. 156.

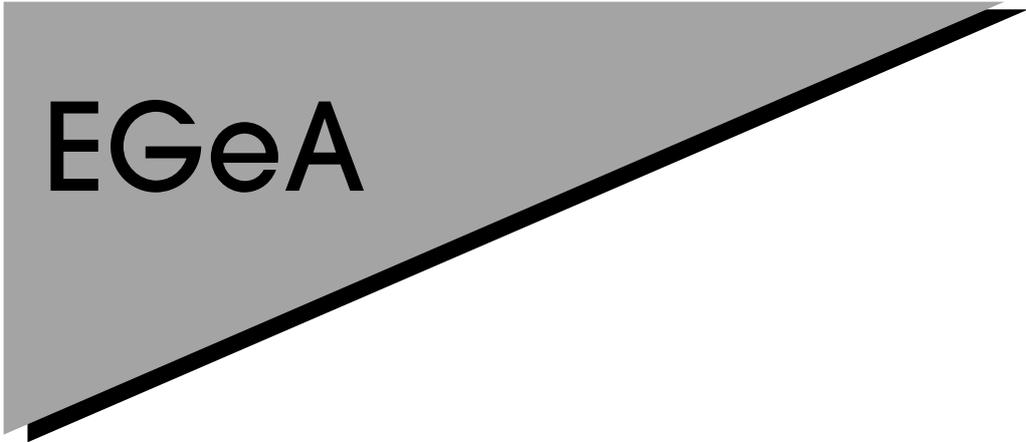
112 À moins qu'il ne s'agisse d'un hellénisme similaire à Voluptas.

récents, tout en renvoyant, notamment pour une clientèle étrusque, à des usages idiosyncratiques. Cependant, il semble également qu'il a pu exister des productions spécifiques, peut-être pour des publics particuliers, vraisemblablement sabelliens, et peut-être également par imitation de modèles grecs.

## Bibliographie

- AMBROSINI 2013  
AMBROSINI (L.) – « Le divinità dei Pocola Deorum: un nuovo pocolom di Voluptas del Volcani Group » in : *Atti della Pontificia Accademia romana di archeologia. Serie III, Rendiconti*, 85, 2013, p. 337–364.
- BAKKUM 2009  
BAKKUM (G. C. L. M.) – *The Latin dialect of the Ager Faliscus : 150 years of Scholarship*, Amsterdam, 2009.
- BEAZLEY 1947  
BEAZLEY (J. D.) – *Etruscan Vase-Painting*, Oxford, 1947.
- BERNARDINI 1961  
BERNARDINI (M.) – *Vasi dello stile di Gnathia. Vasi a vernice nera* [Museo provinciale S. Castromediano, Lecce], Bari, 1961.
- BLANCHET 2016  
BLANCHET (H.) – « Trois modes de dénomination du divin dans les panthéons indo-européens », *Wekwos*, 2, 2016, p. 17–34.
- CHAMPEAUX 1987  
CHAMPEAUX (J.) – *Fortuna. Le culte de la Fortune à Rome et dans le monde romain. II – Les transformations de Fortuna sous la République*, Rome, 1987.
- CIFARELLI *et al.* 2002–2003  
CIFARELLI (F. M.), AMBROSINI (L.), NONNIS (D.) – « Nuovi dati su Segni medio-repubblicana », *RPAA*, 75, 2002–2003, p. 245–325.
- COARELLI & MOREL 1973  
COARELLI (F.), MOREL (J.-P.) – « Pocola », in : *Roma medio-repubblicana*, Rome, 1973, p. 57–67.
- COARELLI 1983  
COARELLI (F.) – *Il Foro Romano, 1: Periodo arcaico*, Rome, 1983.
- COARELLI 1997  
COARELLI (F.) – *Il Campo Marzio : dalle origini alla fine della Repubblica*, Rome, 1997.
- COARELLI 2007  
COARELLI (F.) – *Rome and environs, an archaeological guide*, Oakland, 2007.
- COLONNA 2013  
COLONNA (C.) – « À propos de deux œnochoés étrusques à vernis noir et à frises d'Éros surpeintes », *MEFR [en ligne]*, 125-1, 2013.
- CORDELLA & CRINITI 2014  
CORDELLA (R.), CRINITI (N.) – *Parole su pietre. Epigrafia e storia nella Sabina settentrionale di età romana*, Pérouse, 2014.
- DE VAAN 2008  
DE VAAN (M.) – *Etymological dictionary of Latin and the other Italic Languages*, Leiden, 2008.
- DUMÉZIL 1974<sup>2</sup>  
DUMÉZIL (G.) – *La religion romaine archaïque*, Paris, 1974<sup>2</sup>.
- EDWARDS 1975  
EDWARDS (G. R.) – *Corinthian Hellenistic Pottery*, Princeton, 1975.
- EICHNER 1993  
EICHNER (H.) – « 1919 oder 1991? Zur Entwicklung der oskisch-umbrischen Studien nebst einer neuen Interpretation des Textes von Fonte Romito (Vetter Nr. 147) » in : *Oskisch-Umbrisch: Texte und Grammatik. Arbeitstagung der Indogermanischen Gesellschaft und der Società Italiana di Glottologia vom 25. bis 28. September 1991 in Freiburg*, Wiesbaden, 1993, p. 46–95.
- ERNOU-MEILLET 1959<sup>4</sup>  
ERNOU (A.), MEILLET (A.) – *Dictionnaire étymologique de la langue latine, histoire des mots*, Paris, 1959<sup>4</sup>.
- FLOBERT 1995  
FLOBERT (P.) – « Philologie latine. » in : *École pratique des hautes études. 4e section, sciences historiques et philologiques. Livret 7. Rapports sur les conférences de l'année, 1990–1992*, 1995, p. 74–76.
- HADAS-LEBEL 2009  
HADAS-LEBEL (J.) – « L'œnochoé putlumza : un pocolom étrusque? » in : *Autour de Michel Lejeune. Actes des journées d'études organisées à l'Université Lumière Lyon 2 – Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2–3 février 2006*, Lyon, 2009, p. 273–285.

- HEISSERER & HODOT 1986  
HEISSERER (A. J.), HODOT (R.) – « The Mytilenean Decree on Concord », *ZPE*, 63, 1986, p. 109–128.
- LEJEUNE 1972  
LEJEUNE (M.) – « Les dérivés italiens en \*-tlo- », *Revue de Philologie*, 46, 1972, p. 185–191.
- LEJEUNE 1986  
LEJEUNE (M.) – « Méfitis, déesse osque », *CRAI*, 130-1, 1986, p. 202–213.
- LIV<sup>2</sup>  
RIX (H.) – *Lexikon der Indogermanischen Verben. Die Wurzeln und ihre Primärstammbildungen*. Unter Leitung von H. Rix, bearbeitet von Martin Kümmel, Thomas Zehnder, Reiner Lipp, Brigitte Schirmer, Wiesbaden, 2001.
- MATASOVIC 2009  
MATASOVIC (R.) – *Etymological Dictionary of Proto-Celtic*, Leiden, 2009.
- MEISER 1986  
MEISER (G.) – *Lautgeschichte der umbrischen Sprache*, Innsbruck, 1986.
- MEISER 1998  
MEISER (G.) – *Historische Laut- und Formenlehre der lateinischen Sprache*, Darmstadt, 1998.
- ET<sup>2</sup>  
MEISER (G.) – *Etruskische Texte*, Hambourg, 2014.
- MINAK 2006  
MINAK (F.) – *In margine ai pocola, una nuova testimonianza*, in : *Ariminum : storia e archeologia*, Rome, 2006, p. 41–50.
- MOREL 1969  
MOREL (J.-P.) – « Etudes de céramique campanienne, I : L'atelier des petites estampilles. », *MAH*, 81, 1969, p. 59–117.
- NIETO BALLESTER 1993  
NIETO BALLESTER (E.) – « Remarques sur le prétendu datif singulier en -ā dans le latin archaïque », *Indogermanische Forschungen*, 98, 1993, p. 155–167.
- NOREÑA 2001  
NOREÑA (C. F.) – « The Communication of the Emperor's Virtues », *JRS*, 91, 2001, p. 146–168.
- OLSEN 2010  
OLSEN (B. A.) – *Derivation and composition: two studies in Indo-European word formation*, Innsbruck, 2010.
- PICARD 1910  
PICARD (C.) – « À propos de deux coupes du Vatican et d'un fragment du Musée Kircher : Vases peints de technique grecque à inscriptions latines », *MAH*, 30, 1910, p. 99–116.
- PICARD 1913  
PICARD (C.) – « Questions de céramique hellénistique », *RA*, 22, 1913, p. 161–192.
- PROSDOCIMI 1979  
PROSDOCIMI (A. L.) – « Le iscrizioni italiane. Acquisizioni, temi, problemi », in : *Le iscrizioni pre-latine in Italia, Roma, 14–15 marzo 1977*, Rome, 1979, p. 119–204.
- RIEKEN 2003  
RIEKEN (E.) – « Hieroglyphen-luwisch *zira/i-la-mi-i* (« SCALPRUM. ARGENTUM ») *su-ha-pa-na-ti* : ein Kompositum und eine neue luwisch-lateinische Isoglosse. » in : *Historische Sprachforschung*, 116, p. 35–53.
- SCHILLING 1954  
SCHILLING (R.) 1954 – *La Religion romaine de Vénus, des origines au temps d'Auguste*, Paris, 1954.
- SISANI 2013  
SISANI (S.) (cur.) – *Nursia e l'ager Nursinus : un distretto sabino dalla praefectura al municipium*, Rome, 2013.
- UNTERMANN 2000  
UNTERMANN, (J.) – *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, Heidelberg, 2000.
- VINE 1993  
VINE (B.) – *Studies in archaic latin inscriptions*, Innsbruck, 1993.
- WACHTER 1987  
WACHTER (R.) – *Altlateinische Inschriften : Sprachliche und epigraphische Untersuchungen zu den Dokumenten bis etwa 150 v. Chr.*, Berne, 1987.
- WALLACE 2008  
WALLACE (R. E.) – *Zikh Rasna: A Manual of the Etruscan Language and Inscriptions*, Ann Arbor, 2008.



EGeA

## Etudes genevoises sur l'Antiquité

*Etudes genevoises sur l'Antiquité - EGeA* est une collection rattachée au Département des sciences de l'Antiquité de l'Université de Genève, Faculté des lettres. La série publie des thèses de doctorat, des monographies, des ouvrages collectifs et des actes de colloques scientifiques issus de recherches du Département des sciences de l'Antiquité de l'Université de Genève ou des ouvrages avec une contribution substantielle d'un ou de plusieurs membres du Département.

La série couvre tous les domaines représentés au sein du Département des sciences de l'Antiquité de l'Université de Genève, avec, dans l'intérêt de l'interdisciplinarité, une ouverture sur d'autres domaines avoisinants.

### Ouvrage parus

- Vol. 1. Lorenz E. Baumer, Patrizia Birchler Emery, Matteo Campagnolo (éds), *Le voyage à Croton: découvrir la Calabre de l'Antiquité à nos jours. Actes du Colloque international organisé par l'Unité d'archéologie classique du Département des sciences de l'Antiquité, Université de Genève, 11 mai 2012. (Kroton 1). ISBN 978-3-0343-1329-2. 2015.*
- Vol. 2. Michel Aberson, Maria Cristina Biella, Massimiliano Di Fazio, Manuela Wullschleger (éds), *Entre archéologie et histoire : dialogues sur divers peuples de l'Italie préromaine. E pluribus unum? L'Italie, de la diversité préromaine à l'unité augustéenne, vol. I. ISBN 978-3-0343-1324-7. 2014.*

- Vol. 3. Michel Aberson, Maria Cristina Biella, Massimiliano Di Fazio, Manuela Wulschleger (éds), *L'Italia centrale e la creazione di una koiné culturale? I percorsi della «romanizzazione». E pluribus unum? L'Italie, de la diversité préromaine à l'unité augustéenne*, vol. II. ISBN 978-3-0343-2072-6. 2016.
- Vol. 4. Patrick Maxime Michel (dir.), *Rites aux portes. Actes du colloque organisé les 2-3 mai 2014, Université de Genève*. ISBN 978-3-0343-3044-2. 2017.
- Vol. 5. Youri Volokhine, Bruce Fudge & Thomas Herzog (éds), *Barbe et barbuis. Symboliques, rites et pratiques du port de la barbe dans le Proche-Orient ancien et moderne*. ISBN 978-3-0343-3611-6. 2019.
- Vol. 6. Michel Aberson, Maria Cristina Biella, Massimiliano Di Fazio, Manuela Wulschleger (éds), *Nos sumus Romani qui fuimus ante... Memory of ancient Italy*. ISBN 978-3-0343-2889-0. 2020.
- Vol. 7. Julien Beck (éd.), *Journée d'études égéennes. Actes de la rencontre du 3 novembre 2012 à l'Université de Genève*. ISBN 978-3-0343-3776-2. 2020.
- Vol. 8. María José Estarán Tolosa, Emmanuel Dupraz, Michel Aberson (éds), *Des mots pour les dieux. Dédicaces culturelles dans les langues indigènes de la Méditerranée occidentale*. ISBN 978-3-0343-3401-3. 2021.